

Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica
Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft
Band: 68 (2011)
Heft: 2

Buchbesprechung: Buchbesprechungen = Comptes rendus

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Buchbesprechungen – Comptes rendus

Orlando Poltera: Simonides lyricus. Testimonia und Fragmente, Einleitung, kritische Ausgabe, Übersetzung und Kommentar (Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 35). Schwabe, Bâle 2008. xii, 664 p.

Avec l'érudition primaire et secondaire, avec le soin méticuleux et le souci d'exhaustivité qui caractérisent le livre de 1997 où, en français, il étudie la langue de Simonide, Poltera pourvoit tous les fragments lyriques de copieux appareils des sources et des passages parallèles; d'un appareil critique qui, pour éviter au lecteur de devoir systématiquement recourir aux éditions précédentes, aurait dû mentionner plus de conjectures et notamment de corrections adoptées par les prédécesseurs de Poltera mais rejetées par lui; d'une traduction allemande proche du grec (dans le fr. pseudépigraphe 349,1, ἀνεπιδόκητον signifie non «unerwartet» mais «à quoi les mortels ne doivent s'attendre»); de commentaires détaillés formant la seconde partie du livre, donnant une bonne bibliographie pour chaque fragment un peu important et distribués en plusieurs rubriques: pour le poème en l'honneur de Scopas (fr. 260) par exemple, état de la transmission, datation, contenu, genre, métrique, puis explication syntagme par syntagme. Suivent la bibliographie, les tables de concordance, un index des mots grecs, un index des témoignages et des sources. Manque un index général. Le classement des fragments est opéré par genre et la nouvelle numérotation, qui n'a rien à voir avec celle de Page 1962, alourdira les références à Simonide poète lyrique. Parmi les nouveautés, je signale la réattribution de Pindare fr. 107 Maehler à Simonide (fr. 255): je crains que ce ne soit une mauvaise idée; en tout cas, Poltera ne réfute pas les objections très graves de Reinach 1898, qui attribue les vers à Bacchylide plutôt qu'à Pindare, ce dernier étant préféré par Wilamowitz 1922. Je suis frappé par le contraste entre le style allusif et orné de ces vers fascinants et le style plus direct et dépouillé du reste des fragments. Sans ce fragment disparaît la seule attestation d'hyporchèmes de Simonide, qui constituent une section dans le classement de Poltera. La réintégration du fr. 947 de Page (254 Pol.) est moins contestable, même si l'attribution à un dithyrambe est bien incertaine. Le texte est établi avec soin et intelligence et marque dans l'ensemble un progrès, notamment grâce à l'acceptation de corrections personnelles (excellente suppression de deux mots fr. 310,3 Pol.) ou empruntées à autrui (excellent supplément de Braswell fr. 10,2 Pol.), mais le jugement de Poltera est inégal et il lui arrive de substituer à de bonnes corrections des leçons fautives ou des conjectures moins heureuses: de tout cela le fr. 255 offre une bonne illustration. Poltera ne s'aperçoit pas que sa nouvelle ponctuation de fr. 260,23 est contredite par Platon, *Protagoras* 346d, ce qui rend problématique son texte du v.26. Mais le plus sérieux défaut de ce livre par ailleurs très méritant me paraît se trouver dans les analyses métriques. Même quand la colométrie est juste, l'interprétation de détail me semble trop souvent erratique: cf. fr. 307 «Cr Cr – (Cr cr ba) | ith (*potius quam* ch ba)» à la place de «hypodochmien + ithyphallique | aristophanien» (Poltera a un amour immodéré pour les synizèses, qu'il ne signale d'ailleurs pas dans le grec avec le demi-cercle usuel, et il ignore, entre autres, l'aristophanien, à quoi il substitue «ch ba»). Ce qui est beaucoup plus grave, il ne fait pas suffisamment la distinction, pourtant essentielle, entre colon et vers, et il s'avère que le signe «|» censé désigner «Versende» peut désigner aussi une fin de colon (cf. fr. 274,3 terminé par une préposition, fr. 271,4 par οὐδ' et 271,21 par δ', dont, selon Poltera p. 509, l'addition n'a «keine Auswirkung auf die metrische Analyse»!): cela et l'ignorance des exigences de la synaphie l'amènent à admettre une *brevis in longo* à la fin d'un colon en synaphie verbale avec le suivant (fr. 260,39–40, cf. schéma métrique; p. 499 «prosodische Synaphie» est mis pour «synaphie verbale»: le colon se termine là aussi par un coordonnant monosyllabique élidé). On peut relire l'article d'Irigoin «Côlon, vers et période» (1967) dans *Le poète grec au travail*, Paris 2009, 47–53. La colométrie du plus célèbre fragment (Danaé fr. 271 Pol.) est gâtée par l'acceptation au milieu d'un vers (1) et d'un colon (4) d'un hiatus (bien étrangement justifié p. 502) qui sert aux autres éditeurs à déterminer une fin de vers. Terminons en offrant à Poltera une proposition, ἐφίζει (cf. Pind. *N.* 8,2), avec abrégement en hiatus régulier, pour ἔσποτος (faute par suggestion psychologique due à βλεφάροις?) dans le

fr. 257,4–5, οὐδὲ πάντων βλεφάροισι θνατῶν ἔσσοπος, «et on ne voit pas l'excellence dans les yeux de tous les mortels», qui deviendrait «et l'excellence ne siège pas dans les paupières de tous les mortels».

Gauthier Liberman

Die Vorsokratiker. Auswahl der Fragmente und Zeugnisse, Übersetzung und Erläuterungen von Maria Laura Gemelli Marciano, Bd. 2/3. Griechisch-lateinisch-deutsch (Sammlung Tusculum). Artemis & Winkler, Düsseldorf 2009/Mannheim 2010. 448 S./636 S.

Mit dem hier anzuzeigenden 2. und 3. Band (die Besprechung des 1. Bandes steht noch aus) hat das verdienstvolle und anspruchsvolle Unterfangen von M. Laura Gemelli (G.), das Denken der Vorsokratiker in der vertrauten *Sammlung Tusculum* einem weiteren Leserkreis zugänglich zu machen, seinen Abschluss gefunden. Die Gesamtanlage des ganzen Werkes ist überzeugend: Ausgehend von der nun über hundertjährigen, für den Spezialisten noch immer unentbehrlichen Sammlung von Diels-Kranz (DK), beschränkt sich G. von den dort angeführten 90 Persönlichkeiten auf 13 markante Denker: im 1. Bd. Thales, Anaximander, Anaximenes, Pythagoras und die Pythagoreer, Xenophanes, Heraklit; im 2. Bd. Parmenides, Zenon, Empedokles; im 3. Bd. Anaxagoras, Melissos, Diogenes von Apollonia, die antiken Atomisten (Leukipp und Demokrit, sinnvollerweise zusammengefasst). Zweckmässig ist ihr Entscheid, die überlieferten Quellen thematisch anzuordnen und – anders als bei DK – nicht in sog. A- und B-Texte aufzuteilen, wobei hier die wörtlich überlieferten Textstellen durch Fettdruck hervorgehoben sind. Der Benutzer wird dankbar sein, nun auch die Testimonien bzw. sog. A-Texte übersetzt vorzufinden. Hilfreich ist, dass auf die Textstellen jedes Autors eine einleitende Gesamtdarstellung über Leben und Werk und ausführliche Erläuterungen zu den einzelnen Stellen folgen. Ein Stellenindex und eine Konkordanz DK – Gemelli im 3. Bd. runden das Ganze ab.

In der Textgestaltung zeigt sich, dass G. bestens mit der neueren Literatur vertraut ist und diese in der Interpretation miteinbezieht. So sind denn auch neugefundene Stücke aufgenommen, die in DK noch nicht verzeichnet sind, so etwa die *Parmenides-Inschrift* aus Velia (II,6) oder der *Empedokles-Papyrus* aus Strassburg (II,178ff.), ab und zu auch weniger relevante Texte wie der vage Rückgriff eines arabischen Gelehrten aus dem 12. Jh. auf Demokrits Sonnenstäubchen-Vergleich (III,316; dafür fehlt dann die treffliche Darstellung der demokriteischen Atomlehre bei Diog. Laert. 9,44–45).

Bei der Übersetzung bemüht sich G. – grundsätzlich richtig – um grösstmögliche Textnähe. Das führt allerdings gelegentlich bei Schlüsselbegriffen, wo man sich gängige interpretierende Übersetzungen gewünscht hätte, zu wenig erhellenden Ausdrücken: die kosmischen στεφάναι des Parmenides sind «Kränze» (II,28f.; bei DK «Ringe»), die παλάμαι des Empedokles sind «[Handflächen-] «Kunstgriffe»» (II,152f.; bei DK «Sinneswerkzeuge»), der berühmte Ausdruck Demokrits zur Bezeichnung der subjektiv empfundenen Eigenschaften νόμος γλυκύ heisst hier «dem Brauch nach [ist etwas] süss» (III,378f.; bei DK «der Meinung nach»). Kurz gesagt: «genau» ist manchmal weniger genau.

Mehr Vorbehalte als bei der umsichtigen philologischen Arbeit bringt der Rez. G.s interpretatorischen Ansätzen entgegen. Im Klappentext wird erklärt: «Hier wird das Denken der griechischen Philosophen vor Sokrates [...] von den interpretierenden Darstellungen späterer Philosophengenerationen befreit». Konkret heisst dies, dass die unter dem Einfluss des Aristoteles und seiner Schule entstandene und allgemein verbreitete Entwicklungslinie «vom Mythos zum Logos» relativiert und das Augenmerk auf mythisch-irrationale Aspekte gerichtet wird (I, 385ff.). So wird das berühmte, meist als poetische Metapher verstandene Proömium des Parmenides «als mystisches Erlebnis» dargestellt (II,52). Empedokles ist ein «iatromantis und Wundermann» (II,325), sein Werk *Peri physeos* «ein esoterisches Gedicht» (II,324), seine bekannten vier Grundelemente sind durchwegs «Götter-Elemente» (II,175 u. a. O.). Anaxagoras ist mehr ein rhetorisch geschulter Meteorologe als ein Philosoph (III,114), sein den Kosmos ordnender *nous* «ist aber keine unkörperliche Ursache, wie Platon, Aristoteles und in ihrer Nachfolge viele moderne Gelehrte ihn interpretieren, [...] sondern etwas Körperliches» (III,121). – Es stellt sich grundsätzlich die methodische Frage, ob wir heute aufgrund der kläglichen Reste der Überlieferung besser in der Lage sind, die vorsokratische Philosophie zu verstehen als Aristoteles, Theophrast, Diogenes Laertius u. a., die sich – wenn auch zugegebenermassen aus ihrer Sicht – bemüht haben, uns ein Bild von diesen Denkern zu vermitteln.

Alfred Stückelberger

Sabine Föllinger: Aischylos. Meister der griechischen Tragödie. C.H. Beck, München 2009. 224 S., mit fünf Stammtaf. und fünf Abb. im Text.

In dieser 200-seitigen, sehr angenehm zu lesenden Einführung zu Aischylos zeichnet S. Föllinger (F.) ein über weite Strecken überzeugendes Bild des athenischen Tragikers, dessen Werke bis in die heutige Zeit nachwirken. Drei Kapitel, in denen die allgemeinen Charakteristika der Aischyleischen Tragödie (Bauformen, religiöser Hintergrund, Gewalt, Frauenrollen u. a. m. 11–45), die Textüberlieferung (46–47) und die wichtigsten Fragen, die von der Forschung aufgeworfen wurden (48–52), konzise und verständlich dargestellt werden, folgen sodann die Einzelinterpretationen der sieben Stücke (die thematische Trilogie der *Orestie* wird sinnvollerweise in einem grossen Kapitel zusammen behandelt und der umstrittene *Gefesselte Prometheus* richtigerweise mit in die Betrachtung einbezogen [s. dazu F.s Bemerkung, 170]). Erhellende Betrachtungen zu den Satyrspielen (182–188) und den Fragmenten (185–188) sowie ein interessanter Ausblick auf die Rezeption (189–200) runden F.s Einführung ab. Die beigegebene Bibliographie ist bequem nach den Kapiteln aufgeschlüsselt und ermöglicht dem interessierten Leser einen wegweisenden Einstieg in die behandelten Problemkreise. Während das zur allgemeinen Einführung gehörende erste Kapitel manchmal etwas gar positivistisch anmutet (es scheint doch eher zweifelhaft, ob Aristoteles' Ausführungen in seiner *Poetik* tatsächlich den Nerv der fraglichen Zeit, d.h. der ersten Hälfte des 5. Jh. v. Chr., so genau treffen [z.B. 26 und *passim*]; oder dass «Frauenfiguren wie die Sophokleische Elektra und Antigone oder die Euripideische Medea und Phädra ohne die Aischyleische Klytämestra und Elektra nicht denkbar [wären]» [38], ist in dieser absoluten Formulierung kaum haltbar; vgl. auch die Behauptung, dass Sophokles' Odisus durch Aischylos' Thebentetralogie mit angeregt worden sein müsse [80]), bringen die einzelnen Interpretationen der Stücke viele interessante Einsichten und bewerten die allgemeine Forschungslage stets mit gesunder kritischer Distanz (vgl. z.B. die Diskussion um Aischylos' Auseinandersetzung mit der Reform des Areopags in den *Eumeniden*, 159–163). Problematische, weil moderner Sichtweise verhaftete Urteile fehlen zwar nicht (z.B. 138: impliziter Vorverweis Kassandras auf einen ambivalenten Lichtgott Apollon waren für das athenische Theaterpublikum so wohl kaum fassbar; 195: Euripides' *Orestes* wird mit dem Fünfzig-Jahr-Jubiläum der Aischyleischen Trilogie in Verbindung gebracht), bleiben aber selten, und Spekulationen wird richtigerweise kaum Raum gewährt (Ausnahme 82, wo Erika Simons Rekonstruktion des Satyrspiels *Sphinx* aufgrund von Vasenbildern als plausibel gewertet wird). Etwas unglücklich ist hingegen der Gebrauch des Begriffs «chorlyrische Verse» (55. 174). Fazit: F. liefert mit ihrem Buch eine erfrischende Einführung in das Œuvre von Aischylos, das den Studenten und dem interessierten Laien zur Lektüre nur weiterempfohlen werden kann.

Orlando Poltera

Pindar: Odes for Victorious Athletes. Translated with an introduction by Anne Pippin Burnett (Johns Hopkins New Translations from Antiquity). The Johns Hopkins University Press, Baltimore 2010. viii, 191 S.

Anne Pippin Burnett (B.) hat seit 2005 drei Bücher zu Pindars *Epinikien* herausgebracht: *Pindar's Songs for Young Athletes of Aigina* (Oxford University Press 2005) mit einer Besprechung von Epinikien für junge Aigineten, dann *Pindar* (Bristol Classical Press 2008) mit einer Einführung in seine Epinikiendichtung und zuletzt das vorliegende Buch, das sich an ein breites Publikum richtet. Es enthält eine englische Übersetzung aller Epinikien Pindars, während in den beiden vorangegangenen Publikationen nur einzelne Epinikien ganz oder auszugsweise übersetzt sind. In der kurz gehaltenen Einleitung (1–8) beleuchtet B. das historische Umfeld, charakteristische Elemente und das Nachleben von Pindars Epinikiendichtung, wie sie es ausführlicher in ihrem Buch *Pindar* dargestellt hat. Im Übersetzungsteil stellt B. jedes Epinikion vorgängig kurz mit Informationen zum Adressaten und selektiven Bemerkungen zu Auftraggeber, Aufführungsort, Mythos und Datierung vor. Für ein Fachpublikum überraschend mögen dabei Äusserungen sein wie jene zu N. 1 «A scholiast reported statues of both Chromios and Hieron on Ortygia» (117) oder zu N. 9 «Chromios has been victor in a chariot race held not at Nemea but perhaps at Sikyon» (145) oder auch gewisse Datierungen wie jene für I. 1 «446 BC?» (156). Kleitomachos siegte gemäss P. 8 nicht an den Nemeen (so S. 99), sondern an den Isthmien; und Melesias wird nicht in N. 5 (so S. 131), sondern in N. 6 gelobt. B.s neue, etwas

freiere Übersetzung basiert auf dem griechischen Text von Snell/Maehler (⁸1987) und überträgt Pindars Worte in ein gut verständliches und gleichzeitig sehr lebendiges Englisch. Der Übersetzung sind in Form von Randnoten punktuell Erklärungen zu mythischen Namen und Verständnishilfen sowie Verweise auf ausgewählte Parallelstellen beigegeben. Auch diese richten sich an ein breites Publikum, das zudem für das Verzeichnis elementarster englischer Publikationen zu Pindars Epinikiendichtung (181–182) und das Register mythischer Personen (183–191) am Schluss des Buches dankbar sein wird.

Arlette Neumann-Hartmann

James Robson: Aristophanes: An Introduction. Duckworth, London 2009. xii, 244 S., 8 Abb. in s/w. Der wissenschaftliche Buchmarkt des letzten Jahrzehnts ist nicht nur in der Klassischen Philologie, sondern überhaupt in den Geisteswissenschaften durch eine ständig zunehmende Flut von Companions, Handbüchern und monographischen Einführungen geprägt, die, dem durch den Bologna-Prozess neu entstandenen studentischen Adressatenkreis entsprechend, je unterschiedliche Herangehensweisen aufweisen und je unterschiedliche Vorkenntnisse voraussetzen. Das vorliegende Buch wendet sich zweifelsohne an BA-Studierende, die ohne Griechischkenntnisse und ohne literaturgeschichtliches Wissen sich mit der griechischen Komödie des 5. Jh. v. Chr. beschäftigen wollen. Nach einem einleitenden Kapitel zu Aristophanes als Person und zum «Sitz im Leben» der aristophanischen Komödie bespricht Robson die wesentlichen, zum Verständnis einer Komödie des Aristophanes erforderlichen Aspekte: Fragen der Aufführung im Dionysostheater, *dramatis personae*, Auseinandersetzung mit der Tragödie, Aischrologie, lyrische Partien (d.h. musikalische Ausgestaltung der Stücke) und Rezeption. Die Darstellung wird durch zahlreiche aristophanische Passagen (in englischer Übersetzung) aufgelockert. Es ist dies ohne Zweifel eine didaktisch gut aufbereitete Behandlung der aristophanischen Komödie (unter kompletter Ausblendung der nicht-englischsprachigen Sekundärliteratur). Dem deutschsprachigen Studierenden sollte man jedoch P. von Möllendorffs *Aristophanes* (Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2002) oder N. Holzbergs *Aristophanes. Sex und Spott und Politik* (C.H. Beck, München 2010) empfehlen.

Bernhard Zimmermann

Demosthenis orationes, vol. IV. Edidit Mervin R. Dilts (Oxford Classical Texts). Oxford University Press, Oxford 2009. xx, 366 p.

Avec la parution du volume IV de Démosthène dans la série des *Oxford Classical Texts*, Mervin Dilts achève la rénovation du texte de l'orateur commencée en 2002 (cf. *MH* 60 [2003] 229). Suivant les mêmes principes que dans les volumes précédents (respect accru de l'orthographe transmise par les manuscrits, notamment en ce qui concerne le hiatus), l'éditeur fournit non seulement le texte, mais aussi un aperçu des principaux témoignages de la tradition indirecte, ainsi qu'un appareil critique fourni. Celui-ci accorde la part belle aux quatre manuscrits principaux (SAFY), tout en retenant les leçons d'autres manuscrits, ainsi que des papyrus. Les discours contenus dans le volume IV ayant joui d'une popularité moindre dans les écoles égyptiennes de la période romaine, on ne recense que huit fragments papyrologiques, en contraste avec les deux premiers volumes de la série. Dans leur majorité, les discours présentés ici appartiennent certes au corpus démosthénique traditionnel, mais n'ont vraisemblablement pas été écrits par Démosthène lui-même. Il n'empêche que certains de ces textes restent célèbres, comme par exemple le *Contre Neaira*, ou encore le *Discours funèbre* (*epitaphios logos*). En définitive, l'entreprise de rénovation du texte de Démosthène se justifiait-elle? Un texte neuf ne va pas à lui seul stimuler une lecture de l'orateur dans le texte original. Cependant, en contraste avec l'impression que nous ont laissée les philologues du XIX^e siècle, la nouvelle édition donne un reflet un peu moins rigide du processus de rédaction suivi par Démosthène. Les témoignages sur la tradition indirecte permettent de repérer quels ont été les passages les plus appréciés de la postérité. Globalement, l'apport des papyrus est lui aussi considérable, aboutissant à une évaluation plus fine des diverses branches de la tradition. L'édition de Dilts restera sans doute pour le siècle à venir le texte de référence.

Paul Schubert

Stefan Radt (Hg.): **Strabons Geographika. Band 5:** Abgekürzt zitierte Literatur; **Buch I–IV:** Kommentar. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2006. 495 S.

Stefan Radt (Hg.): **Strabons Geographika. Band 6: Buch V–VIII:** Kommentar. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2007. 525 S.

Stefan Radt (Hg.): **Strabons Geographika. Band 7: Buch IX–XIII:** Kommentar. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2008. 577 S.

Stefan Radt (Hg.): **Strabons Geographika. Band 8: Buch XIV–XVII:** Kommentar. Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen 2009. 556 S.

Präzis wie ein Uhrwerk sind nach den vier Bänden Text und Übersetzung der monumentalen Strabon-Ausgabe (dazu diese Ztschr. 60 [2003] 231; 61 [2004] 239f.; 64 [2007] 233f.) im Jahrestakt die vier entsprechenden Kommentarbände erschienen. In der Anlage seiner Exegese ist Radt (R.) den Prinzipien treu geblieben, welche er im programmatischen Bericht über das geplante Unternehmen (*Mnemosyne* 44 [1991], 305–326) dargelegt und in den Probestücken (a.a.O.; *Studia Troica* 3 [1993] 201–231) exemplifiziert hat. Strabon wird in allen seinen Aspekten erfasst: Das gilt zuerst und ganz besonders für den Text, dessen Konstitution kritisch-philologisch erläutert bzw. gerechtfertigt wird. Wie bereits in den Fragmentausgaben von Aischylos und Sophokles gilt die Aufarbeitung der Editionsgeschichte eines Autors und damit verbunden die minutiöse Sichtung der älteren Sekundärliteratur als ein Markenzeichen von R.s editorischer und exegetischer Tätigkeit. Kommt hinzu, dass er hier auch die Vorgängerübersetzungen genauestens studiert hat, angefangen bei den frühesten lateinischen Übertragungen von Guarino Veronese (1469) und Xylander (1571). Hand in Hand mit der Textkritik geht die Erklärung grammatischer Erscheinungen und eine sorgfältige Beobachtung von Strabons Sprachgebrauch – ein Thesaurus wertvoller Beiträge zur frühkaiserzeitlichen Gräzität; seine Reichhaltigkeit werden die angekündigten Indices erschliessen. Wie scharf das geübte Philologenaugen sieht, zeigen zudem die zahlreichen Verbesserungen, welche R. en passant zu Angaben in gängigen Lexika (z.B. *LSJ*) und Handbüchern zur griechischen Sprachwissenschaft macht. Dass ein Kommentar «für die unzähligen historischen, archäologischen und geographischen Fragen, vor die Strabon uns stellt, nicht erschöpfend sein kann», ist mehr als begreiflich, auch wenn die Ansprüche, etwa aus den Reihen der Siedlungshistoriker, gestiegen sind und sich entsprechend hörbar machen. R. wollte sich – so der Projektbeschrieb – «im Allgemeinen damit begnügen, auf die Probleme hinzuweisen und weiterführende Sekundärliteratur zu nennen». Dieses bescheidene Versprechen hat der Kommentator mehr als gewissenhaft eingelöst, zumal er in diesem Bereich auf umfangreiche Vorarbeit in den «Notes complémentaires» der unvollendet gebliebenen Budé-Ausgabe (Aujac/Baladié/Lasserre, Bücher I–XII) sowie N. Biffis Kommentare zu den Büchern V–VI (1988) und bes. XVI (2002) und XVII (1999) zurückgreifen konnte. So wie es R. als Übersetzer ein Anliegen ist, Strabon einem breiteren interessierten Publikum zugänglich zu machen, konzipiert er den Kommentar als *explication de texte*: Thematische Zusammenfassungen führen in längere Abschnitte ein, es werden geographische Grundkenntnisse und astronomische Begriffe erklärt, von Strabon genannte Persönlichkeiten aus Politik, Literatur, Wissenschaft, Philosophie erhalten ein Kurzporträt. Breiten Raum nimmt die Erklärung von Realien aus der Lebenswelt beschriebener Völker und antiker Kulturgüter ein. Hauptlieferanten dieser Auskünfte sind die unerschöpfliche *RE*, der *Kleine* sowie der *Neue Pauly*. Doch fehlt es nicht an Hinweisen auf spezifische Abhandlungen und Handbücher (diese bes. in den bereits erwähnten einführenden Kommentarteilen). Eingestreute Zitate, z.B. aus deutschen Klassikern (Goethe) und gelehrter Reiseliteratur (u.a. A. von Humboldt) belegen nicht bloss R.s grosse Belesenheit, sondern verraten auch R.s Credo, dass eine gute allgemeine Bildung für philologisches Fachwissen unentbehrlich sei. Bei den gelegentlichen persönlichen Bemerkungen zu Strabons Krittelei und Missverständnissen fühlt man sich unwillkürlich in die Welt der Humanisten versetzt, die hingebungsvoll einen intimen Dialog mit dem vorgenommenen antiken Autor pflegten.

Das Kommentarwerk, welches im Gleichschritt mit der Ausgabe entstand, ist neben seiner wissenschaftlichen Qualität ein beeindruckendes Zeugnis von Durchhaltevermögen und motivierender *longue haleine*, zeigt es doch weder in Umfang noch in Dichte einen qualitativen Abfall oder Anzeichen von Ermüdung. Zudem verleihen ihm die zahlreichen Querverweise ein starkes Gerüst und eröffnen – oft über Strabon hinaus – neue Perspektiven für Forschungsprobleme

im Bereich der antiken Geographie und Ethnographie. Des Dankes der altertumswissenschaftlichen Gemeinschaft für diese herkulische Leistung kann sich R., zusammen mit den kritischen Lektoren der Groninger Arbeitsgruppe, sicher sein.

Margarethe Billerbeck

Giuseppe Mastromarco/Piero Totaro: **Storia del teatro greco** (Le Monnier Università / Lingue e Letterature), Mondadori, Milano 2008. 294 pp.

Il teatro greco è senza dubbio uno dei fenomeni più affascinanti e sorprendenti del mondo classico. Con il libro *Storia del teatro greco* Giuseppe Mastromarco e Piero Totaro offrono una panoramica storica e sociale della vita teatrale greca, in particolare ateniese ma anche di altre *poleis* (si osservi il paragrafo dedicato alla farsa dorica e ad Epicarmo), che si rivela molto valida per la comprensione del teatro antico. Gli Autori evidenziano lo sviluppo dell'evento teatrale dalle origini al terzo secolo a.C.

Il volume si apre con delle tavole tra cui una carta geografica del mondo greco, la ricostruzione della pianta del teatro di Dioniso di età periclea ad Atene e alcune rappresentazioni vascolari con scene ispirate a drammi.

Nel primo capitolo, «Il teatro di Atene», Mastromarco analizza il contesto sociale e religioso degli agoni teatrali attraverso una chiara descrizione della loro organizzazione e citando esaustivamente le fonti antiche che riportano le notizie più rilevanti.

Dopo questa sezione introduttiva, che mostra come il fenomeno sia fortemente ancorato alla vita politica della città, la pubblicazione si sviluppa in due parti: una dedicata alla tragedia e al dramma satiresco, una dedicata alla commedia.

Nella prima sezione, «La tragedia e il dramma satiresco», Totaro riporta le teorie sulle origini della tragedia, corredate da fonti antiche, fa un *excursus* sui tragediografi del periodo tra quinto e quarto secolo a.C., la cui opera è conosciuta solo attraverso frammenti, offre un paragrafo sulla tragedia postclassica, fornisce un'analisi della struttura formale della tragedia, e infine approfondisce in particolare vita, poetica ed opere dei tragediografi dei quali ci sono pervenute tragedie per intero, ovvero Eschilo, Sofocle ed Euripide. In quest'ambito l'Autore traccia trame ed interpretazioni delle tragedie, con un'analisi dei miti trattati in esse, e oltre alle fonti antiche, puntualmente citate, offre un'utile rassegna sulle più recenti tendenze della ricerca. A causa dell'estrema frammentarietà del dramma satiresco, il capitolo relativo a tale genere è incentrato in particolare sull'unico dramma conservatosi per intero, il *Ciclope* di Euripide. Si prendono in esame brevemente altri drammi satireschi del quinto secolo e un paragrafo è dedicato al dramma satiresco postclassico.

Nella seconda sezione del libro, «La commedia», Mastromarco espone i problemi sulle origini della commedia partendo dalla teoria aristotelica, e presenta farsa dorica e commedia attica, mettendo in rilievo le caratteristiche delle due tipologie comiche. L'Autore procura un *excursus* dello sviluppo dalla Commedia Antica alla Commedia di Mezzo per giungere infine alla Commedia Nuova. La sezione più consistente della parte dedicata alla commedia sono i capitoli su vita, opere e poetica di Aristofane (192–229) e Menandro (230–257), ossia degli unici esponenti della commedia *archaia e nea* dei quali ci siano arrivati *dramata* completi.

La bibliografia indicata è ricca e aggiornata e di grande profitto tanto per chi cominci ad avvicinarsi allo studio del teatro greco quanto per coloro che necessitino di una panoramica affidabile per approfondire le problematiche specifiche; anche questo, ma non solo, fa della *Storia del teatro greco* un manuale più che consigliabile per la consultazione da parte di discenti e docenti liceali e per l'adozione da parte di docenti universitari. Ad agevolarne l'uso inoltre anche da parte dei meno esperti contribuiscono lo stile chiaro e perspicuo della scrittura e le efficaci e funzionali disposizione ed organizzazione dei capitoli e dei paragrafi. Non è inoltre da tralasciare l'utilità degli indici delle cose notevoli, dei nomi propri e dei passi citati che oltre ad essere ben fatti, favoriscono la fruibilità dell'opera.

Valentina Luppi

Gregory W. Dobrov (Hg.): **Brill's Companion to the Study of Greek Comedy**. Brill, Leiden/Boston 2010. xv, 579 S.

Obwohl der gegenwärtige Markt mit Companions und Studienbüchern zu Themenbereichen der Klassischen Philologie regelrecht überflutet wird, hat bis anhin ein entsprechendes Buch zur griechischen Komödie gefehlt. Dies ändert sich mit dem vorliegenden Band, zu dem ein internationaler «cast from the A-List» (so der Herausgeber Gregory Dobrov (D.) in den Acknowledgments, vii) beigetragen hat. Aus der A-Liste ausgewählt worden sind, um das noch zu präzisieren, ausschliesslich Männer, die mehrheitlich in Grossbritannien, jedoch auch in anderen englischsprachigen Ländern (USA, Kanada, Australien) tätig sind; zwei Beiträge stammen aus Deutschland. Dass kein Artikel von einer Frau verfasst wurde und keiner aus Italien stammt – dem Land, in dem die Komödienforschung seit Jahrzehnten blüht – könnte die Frage aufkommen lassen, inwiefern D. sein eingangs deklariertes Ziel erreichen kann «to outline the foundations of the field with as much narrative and bibliographical detail as possible». Dieser Companion, der primär für fortgeschrittene Studierende konzipiert ist, jedoch auch für Forschende und Lehrende aller Stufen von Nutzen sein wird, versammelt Artikel über den *state of the art* in zahlreichen Teilbereichen der Komödienforschung.

Das Buch gliedert sich in drei Teile. «Part One: Contexts», enthält folgende Kapitel: 1. «Comedy and Her Critics» von D., eine Skizze der Geschichte der kritischen Behandlung der griechischen Komödie, die bei den Komödiendichtern selbst ihren Anfang nimmt; 2. «Comedy, Politics, and Society», mit dem S. Douglas Olson zwei Ziele verfolgt (und erreicht): Erstens die wichtigsten antiken und modernen Ansichten über die politische Bedeutsamkeit der Alten Komödie zu erläutern und zweitens eine neue, eigene Ansicht zu formulieren; 3. «The Material Evidence», das J. Richard Green denjenigen Zeugnissen für die Komödie widmet, die wir jenseits der Texte haben, insbesondere der Vasenmalerei; 4. «The Production and Performance of Comedy in Antiquity» von Eric Csapo. Auch dieses Kapitel fokussiert die Evidenz jenseits der Texte. Weit davon entfernt, das übliche «Lehrbuchwissen» über elementare Faktoren wie Aufführungsmodalitäten und -orte, Festkontexte, Wettbewerbe, Schauspieler usw. herunterzubeten, nutzt Csapo die Gelegenheit, seine kritische und bisweilen revolutionäre Sicht auf diese Themen in kurzen und konzisen Kapiteln zu präsentieren; schliesslich 5. «Myth and Ritual in Comedy» von Angus Bowie. Hier geht es zunächst um das sich uns nurmehr über Fragmente und Testimonien erschliessende, aber offensichtlich sehr wichtige und weitverbreitete Phänomen der mythologischen Komödie. Im zweiten Teil seines Beitrags konzentriert sich Bowie auf das, was er «ritual comedy» nennt, d.h. auf Komödien, die durch bestimmte Rituale oder Feste strukturiert sind oder sich die Dynamik bestimmter ritueller Elemente zunutze machen.

«Part Two: History» wird eröffnet durch 6. «Origins and Fifth-Century Comedy» von Ian C. Storey; darauf folgen 7. «Aristophanes» von Ralph M. Rosen; 8. «Middle Comedy» von W. Geoffrey Arnott und schliesslich 9. «New Comedy» von Stanley Ireland. Jedes dieser vier Kapitel überzeugt durch Lesbarkeit und angemessenen Detailreichtum.

«Part Three: Elements» ist spezifischeren Themen gewidmet, die vorwiegend die Alte Komödie betreffen. Alan H. Sommerstein schreibt über «The History of the Text of Aristophanes» (10.) – angelegen ist ihm der Nachvollzug des langen Wegs, den Aristophanes' Theaterscripts zurückgelegt haben, ehe sie als Komödientexte e.g. in N. G. Wilsons Edition aus dem Jahr 2007 erschienen sind. Mit 11. «Comic Fragments: Transmission and Textual Criticism» nimmt sich Heinz-Günther Nesselrath der *comici minores* an: Nesselrath bietet einen systematischen Abriss der Überlieferung der Alten, Mittleren und Neuen Komödie, um sich dann der textkritischen Arbeit an den Komikerfragmenten und den sich hier ergebenden Problemen zu widmen. Er endet mit einer ernüchternden Bilanz: Das erhaltene Material lässt uns zwar erahnen, wie reich das einstmalige komische Schaffen gewesen sein muss; unser sicheres Wissen darüber ist indessen äusserst bescheiden. Bernhard Zimmermanns Beitrag 12. «Structure and Meter of Greek Comedy» erläutert die «Bauformen» und die Metrik der Komödie des 5. Jh. v. Chr. Das 13. Kapitel bildet der sehr reichhaltige Beitrag von Andreas Willi «The Language of Old Comedy», der in zwei Teile gegliedert ist – einen systematischen und einen, der paragraphenweise die Sprache einzelner Vertreter der Alten Komödie charakterisiert. Eine Gesamtbibliographie und ein «Subject Index» beschliessen den Band. Sollte sich Brill je

für eine revidierte zweite Auflage entscheiden, so wäre Folgendes wünschenswert: 1.) ein vierter Teil mit Artikeln über die in jüngerer Zeit intensiv debattierten Interaktionen der Komödie mit anderen Genera der griechischen Literatur (eine Gelegenheit zur differenzierten Ergänzung des «A-Listenausschusses») und 2.) ein *Index Locorum*.
Rebecca Lämmle

Arlette Neumann-Hartmann: Epinikien und ihr Aufführungsrahmen (Nikephoros Beihefte 17). Weidmannsche Verlagsbuchhandlung, Hildesheim 2009. xii, 347 S.

Mit dieser Studie zum Aufführungsrahmen von Epinikien erfüllt A. Neumann-Hartmann (N.-H.) ein langjähriges Desiderat. Wie nämlich ihre äusserst komplett angeführten Verweise auf die jeweils punktuell geäusserten Meinungen von Fachgelehrten zeigen, versuchten sie mit grosser Regelmässigkeit, den Gedichten selbst immer wieder Angaben zum Aufführungsrahmen zu entlocken, ohne dabei jedoch den komplexen Sachverhalt umfassend zu erforschen. Dies ist jetzt getan. Das Buch, das aus einer im Herbst 2007 vorgelegten Dissertation hervorgegangen ist, präsentiert sich mit einer dreiteiligen Einleitung (Fragestellung, Aufführungsrahmen von Epinikien in der modernen Forschung, Methode), gefolgt von fünf umfassenden Besprechungen der einzelnen Aufführungsrahmen, die jeweils denselben Aufbau zeigen. Dabei kommt dem Leser zugute, dass jedes Unterkapitel dieser Abschnitte mit einer Zusammenfassung des Befundes abgeschlossen wird. Aufgeschlüsselte Tabellen (Lied, Sieger, Heimatstadt usw.) erlauben einen schnellen Überblick darüber, was an verlässlichen Informationen vorliegt (281–303). Das Resultat von N.-H.s Studie fällt – nicht unerwartet – ernüchternd aus: «Auch wenn wir demnach für die Epinikien von Pindar und Bakchylides aufgrund ihrer inhaltlichen Gestaltung verschiedene Aufführungsrahmen nennen können, die eine gewisse Wahrscheinlichkeit aufweisen, zeigte sich bei der ausführlichen Besprechung der einzelnen Siegeslieder immer wieder, dass eindeutige Angaben zum Aufführungsrahmen kaum vorhanden sind» (276). Gerade darin besteht aber N.-H.s Verdienst, dass sie sich nicht zu Spekulationen hinreissen lässt. Ganz den methodischen Vorgaben folgend, werden denn auch nur die Lieder besprochen, die tatsächlich über genügend Indizien verfügen, die einen gewissen Aufführungsrahmen wahrscheinlich erscheinen lassen. Das reduziert die Besprechung der 60 Epinikien von Pindar und Bakchylides auf gerade noch fünf, die am Festspielort (61–124), vier, die beim Festmahl in der Heimat (133–194) und sieben, die bei einer Feier in einem Heiligtum der Heimat (195–270) mit einer gewissen Wahrscheinlichkeit zur Aufführung vorgesehen waren. Diese Auswahl stützt sich auf eine Vorbesprechung, die N.-H. in einem anderen Band der *Nikephoros*-Reihe veröffentlicht hat (Bd. 20 (2007) 49–112). Das ist schade, denn für eine umfassende Beurteilung z.B. der fünf *Ad-hoc*-Lieder (Gelzer, *MH* 42 (1985) 95–120 zieht noch deren fünfzehn in Betracht) ist jene Publikation unabdingbar. Auch die metrische Form der Lieder bleibt unberücksichtigt, doch dies zu Recht: In diesem Bereich ist keine auch nur annähernde Sicherheit zu erreichen. Und auf Spekulationen über den Aufführungsrahmen von Epinikien, das zeigt N.-H.s Studie schön auf, lässt sich nichts bauen.
Orlando Poltera

Henriette van der Blom: Cicero's Role Models: The Political Strategy of a Newcomer (Oxford Classical Monographs). Oxford University Press, Oxford/New York 2010. xii, 388 S.

Das Problem, mit Cicero aufgrund der reichhaltigen Überlieferung ein äusserst günstiges Forschungsgebiet, gleichzeitig aber auch zahlreiche, von vielen Benutzern immer wieder beschrittene Wege vor sich zu haben, umgeht Henriette van der Blom, indem sie sich einen die alten Wege zwar immer wieder kreuzenden, aber eigenen Pfad bahnt. Aufeinander aufbauend untersucht van der Blom die Verwendung historischer *exempla* (Part II, 61–147), Ciceros «role models» (Part III, 149–286) und den Versuch Ciceros, sich selbst als *exemplum* zu stilisieren (Part IV, 287–324). Unter historischen *exempla* versteht van der Blom dabei Verweise auf Einzelpersonen, Gruppen oder auch Ereignisse der Vergangenheit, die als moralisch-didaktische Anhaltspunkte – sowohl positiv als auch negativ – dienen. Ob die – hier verkürzt dargestellte – Definition allen Kritiken standhält, sei dahingestellt, sie reicht aber für das Ziel der Arbeit völlig aus. Die Leistung van der Bloms liegt auch vielmehr darin, sämtliche Schriften Ciceros (Reden, Briefe, rhetorische und philosophische Schriften) einer Durchsicht unterzogen zu haben, während es bisher nur Einzeluntersuchungen zu speziellen Vorbildern oder Werken gegeben hat. Dadurch kommt sie zu einem klaren Bild auch der Unterschiede,

die durch Adressaten, Ziele oder historisch-politische Hintergründe zu erklären sind. Im dritten Teil geht es dann spezieller um den Status Ciceros als *homo novus*, der nicht auf erfolgreiche *maiores* innerhalb der eigenen Familie verweisen kann. Van der Blom untersucht hier die Hintergründe für die Wahl persönlicher *exempla*. Ein aktuelles und alle wichtigen Forschungssprachen abdeckendes Literaturverzeichnis, ein Stellenverzeichnis und ein Register runden die gelungene Arbeit ab.

Stefan Priwitz

Costas Panayotakis (Hg.): **Decimus Laberius: The Fragments**. Edited with Introduction, Translation, and Commentary (Cambridge Classical Texts and Commentaries 46). Cambridge University Press, Cambridge 2010. xxx, 512 p.

Le mime classique est un genre d'*inuenticio* fortement improvisatrice, d'*elocutio* proche de l'oralité et d'une *actio* assez peu digne pour que Cicéron l'oppose à celle qu'il recommande à l'orateur. Sa fixation par l'écrit l'a assagi, mais il lui subsiste une langue – en réalité un vocabulaire et un peu d'une morphologie – qui stimulera la verve entomologique d'un Nonius, d'un Aulu-Gelle et de quelques autres, dont évidemment des grammairiens. Leur attrait pour l'*inauditum atque insolens uerbum* constitue le *scopulus* d'une entreprise de commentaire qui se heurte à une espèce d'agglomérat anormalique et bizarre, générateur d'artefact et qui oblige à des précautions interprétatives toutes particulières. Il est certes vrai qu'Aulu-Gelle (16,7) reproche à Labérius sa prodigalité archaïsante et néologique, mais il est légitime de se demander si l'auteur (p. 59) a raison d'affirmer que Labérius a volontairement tenté de surpasser Plaute soit en fabriquant des mots soit altérant des formes existantes. Il reste que l'humour linguistique de Labérius, comme le reconnaît l'auteur (p. 60), est à destination presque exclusivement populaire, ce qui est moins certain de celui de Plaute et peu de celui de Térence. Les restes de l'œuvre de Labérius, tout cachectiques soit-ils, offrent ainsi un inestimable regard sur la mentalité linguistique du locuteur populaire, sensible à ces jeux de variances morphologiques et lexicales que les analogistes combattront dans le langage littéraire, précisément parce qu'ils faisaient *peuple* – et l'on sait comment Horace (*serm.* 1,10,5–15) se proposait de rhabiller Labérius en homme du monde! Rythmiquement, Labérius se distingue de Plaute et de Térence dans les lieux de placements de ses quantités syllabiques (67–76), ce qui semble également le situer non pas en rivalité avec eux mais sur une autre ligne, bien plus proche de l'oralité réelle, y compris dans son usage du iambe – il y aurait donc des iambes d'un prosaïsme littéraire et d'autres d'un prosaïsme plus populaire! La définition du genre et son histoire (1–32) sont traités très extensivement, mais l'une et l'autre se trouvent relativisés par un très intéressant chapitre («Facts and Problems: Testimonia», 36–57) où il est procédé à une revue très détaillée des éléments documentaires qui forment la base informative en matière d'histoire du mime. On en retire ce sentiment que la singularité de Labérius, dans son statut social et ses rapports avec César et Cicéron, a influencé tout le discours tenu par les anciens sur le mime. Chaque mime voit ses fragments présentés avec son appareil contextuel, puis le tout est traduit. Le commentaire s'ouvre sur une tentative de reconstruction d'un possible extrêmement limité puisque les fragments sont non seulement très brefs mais encore n'ont pas dû leur conservation à leur valeur thématique. Les raisons de la conservation du passage sont exposées; les aspects métriques et linguistiques sont abordés; puis, lemme par lemme, une explication est fournie des particularités propres des termes significatifs. La langue de Labérius rend les choix textuels ardu, car les copistes en ont fait ce qu'ils ont pu. Il est toutefois possible dans bien des cas d'apercevoir ses restes anormaliques conservés dans une tradition qui a su parfois être conservatrice et de laquelle il est assez aisé de soustraire les variances induites par la pratique langagière des locuteurs tardifs ou médiévaux. Ce livre figurera bien entendu dans toute bibliothèque universitaire, où il se couvrira d'une poussière que laissera s'épaissir l'excès d'attention que le conformisme fait porter aux auteurs conservés. Et pourtant, une visite aux malchanceux de la tradition sait si bien apporter de succulentes délices à ceux qui, comme moi, ont lu jadis avec passion *La littérature latine inconnue* d'Henri Bardon!

Carole Fry

Carmelo Salemmè: La possibilità del reale. Lucrezio, De rerum natura 6,96–534 (Studi latini 67). Loffredo, Naples 2009. 142 p.

Ce livre au style cassant est un coup de poing sèchement asséné à qui s'y frotte. Il s'ouvre immédiatement par un texte critique assorti d'une traduction, il se continue *attacca*, en un commentaire très cursif et compilatoire dont l'orientation ne s'aperçoit pas, puis enfin, mais seulement dans ses pages 95–112 («Le possibilità del reale») s'éclaire le *propositum operis*! L'auteur y dévoile son intension d'éclaircir la mécanique démonstrative lucrétienne de la preuve cumulative telle qu'il la reçoit en héritage d'un épicurisme qui pratique la démonstration par saturation. Le passage choisi est de ce point de vue particulièrement judicieux, car, face à des phénomènes météorologiques d'explication impossible – *pluit* «ça pleut!» –, Lucrèce multiplie propositions et hypothèses avec une intensité qui ne s'observe pas ailleurs dans son œuvre – *multis modis*, qui doit être une expression d'oralité, est avant tout une des favorites de Lucrèce. L'intrication des registres logiques de la métaphore, de l'analogie et de l'ostension descriptive apparaît comme le moyen linguistique distinctif de la pratique argumentative lucrétienne. La métaphore est montrée de manière très convaincante dans son rôle non pas substitutif mais alternatif; elle crée un autre monde possible. La *uariatio* n'a pas de raison décorative mais une nécessité argumentative; elle est littéraire par occasion mais philosophique par fonction. L'auteur propose en annexe (113–122) le texte et la traduction du passage de la *Lettre à Pythoclès* (99–110) nécessaire à l'éclairage du passage lucrétien. On lira ce petit livre hâtif mais très éclairant comme un moyen de saisir les ressorts de la cognition épicurienne non pas dans la seule matière météorologique, mais dans l'entier de sa construction rationnelle. On en gagnera cet acquis très précieux d'un changement de regard sur la mise en œuvre littéraire lucrétienne. Peut-on attendre mieux d'un livre!

Carole Fry

S.J. Heyworth/J.H.W. Morwood: A Commentary on Propertius, Book 3. Oxford University Press, Oxford 2011. xii, 377 p.

Le livre 3 des élégies de Propertius, élargissant la thématique amoureuse à d'autres sphères et genres littéraires, n'a guère fait l'objet de nombreux commentaires spécifiques (Camps 1966, Fedeli 1985). Celui proposé par Heyworth et Morwood s'adresse en priorité aux étudiants peu familiarisés avec le monde antique – une intention énoncée dans la préface et dont témoigne le grand soin didactique apporté à la conception de l'ouvrage et du commentaire.

L'introduction tout d'abord, organisée en sept sections progressives, présente un grand intérêt pour la formation pratique de l'étudiant. La première section (basée sur le poème 1,1) familiarise le lecteur avec quelques thèmes et enjeux majeurs de l'élégie ainsi qu'avec ses modèles, et souligne l'orientation littéraire et esthétique de l'œuvre de Propertius. Suit (§ 2) un aperçu du contexte historique complété d'une présentation du livre 2 en lien avec le régime augustéen (§ 3). L'introduction au livre 3 (§ 4) expose l'architecture du livre et son organisation en séquences, et met en avant quelques images et thèmes-clés (*Roma – amor – mora; cura; mollis – durus*). Les sections suivantes (§ 5. Métrique; § 6. Texte et transmission; § 7. Glossaire des termes techniques) proposent des outils concrets qui, dépassant l'étude du seul Propertius, seront exploitables pour former l'étudiant à la scansion, au décodage de l'apparat critique et au commentaire stylistique en général. Suivent quatre cartes, utiles à la localisation des lieux évoqués dans le livre 3, plus «oriental».

Le texte latin suit l'édition récente par Heyworth (*Oxford Classical Texts* 2007). L'apparat critique est malheureusement présenté ici en postposition au texte (ce qui n'incitera sans doute pas l'étudiant à s'y confronter...).

Le commentaire est organisé efficacement: à une paraphrase structurée succède une brève vue d'ensemble du poème et de ses enjeux. Le commentaire proprement dit reste toujours limpide dans sa rédaction animée d'un constant souci de clarté (référence systématique au glossaire pour les termes techniques du commentaire stylistique ou littéraire). Les remarques portent sur le lexique, l'usage des cas et la syntaxe, la construction du vers, le style, les genres littéraires explorés dans le poème ainsi que sur les thèmes topiques. S'y ajoutent des explications mythologiques, géographiques ou historiques. La perspective choisie est de donner des outils concrets pour la compréhension du texte, non d'imposer une interprétation. Il en ressort une vue d'ensemble convaincante et claire.

Au commentaire de chaque poème sont adjoints quelques titres de bibliographie complémentaire, sans céder à l'étalage savant.

Les textes et traductions de dix-huit textes grecs et latins (Hésiode, Callimaque, Lucrèce, Gallus, Horace, Virgile et Propertius) auxquels l'introduction et le commentaire ont fait référence sont regroupés dans un appendice, livrant un bon dossier sur l'intertextualité.

Une bibliographie – essentiellement anglophone – fournit les titres essentiels. Trois index – général, des passages cités et des mots latins – faciliteront la consultation ponctuelle en renvoyant directement aux vers commentés.

Heyworth et Morwood proposent donc ici un outil efficace, riche et accessible, à mettre entre les mains des étudiants et de leurs enseignants. L'ouvrage incite à la (re)découverte du livre 3 de Propertius tout comme il pourra servir d'introduction exemplaire à l'étude de la poésie augustéenne.

Laure Chappuis Sandoz

Jennifer Ingleheart: A Commentary on Ovid, Tristia, Book 2. Oxford Classical Monographs. Oxford University Press, Oxford/New York 2010. 464 S.

Der von Jennifer Ingleheart (I.) vorgelegte Kommentar erfüllt ein Desiderat. Mit Georg Luck's zweibändiger Gesamtkommentierung der *Tristien* (Heidelberg 1967–1977) liegt der letzte wissenschaftliche Kommentar zu Ovids *Epistel* an Augustus mehr als drei Dekaden zurück. Während dort Text, Übersetzung und Kommentar zu den 578 Versen von *trist. 2* auf knapp hundert Seiten Platz finden mussten (29 u. 67 S.), widmet I. der *Epistel* eine umfangreiche Monographie. Dies ist umso mehr zu begrüßen, als Ovids Exilwerk in den letzten Jahrzehnten vermehrt das Interesse der Forschung gefunden hat. Spezifisch für *trist. 2* identifiziert I. eine Anzahl von «landmark publications» und erklärt, sie wolle ein Werkzeug für künftige Forschung bereitstellen, indem sie sich mit «dominant concerns of contemporary Ovidian, classical, and more broadly literary scholarship» auseinandersetze (S. 1). I. tritt dem Anspruch entgegen, ein Kommentar habe den Text objektiv zu beschreiben, und will stattdessen ihr Buch als *eine* mögliche Interpretation verstanden wissen (S. 2). Dabei fügt sie hinzu, diese werde «only become fully clear if the commentary is read in its entirety» (S. 1).

Damit weist die Autorin auf eine Eigentümlichkeit in der Präsentation ihres Buches hin, die für den Leser allerdings bedauerlich ist: Vergeblich sucht man nach einer Synopse der vertretenen Thesen, und die Einleitung fällt im Verhältnis zum Kommentar dünn aus. Gründe für Ovids Exil, Chronologie, Einordnung ins Exilwerk, literarische Vorbilder, literaturgeschichtliche und historische Aspekte, politische Dimension, Nachleben, Textüberlieferung und Metrik werden alle auf 27 Seiten verhandelt! Oft wird der Leser dazu angehalten, sich Informationen mithilfe des «General Index» (442–448) oder des «Index locorum» (439–441) im Kommentarteil zusammenzusuchen (so auf S. 2 Anm. 6, S. 4–5 Anm. 22, S. 8 Anm. 47 u. ö.; auch im Kommentar selbst wird man oft zum Umweg über die *Indices* genötigt). Das ist umständlich und macht das Buch für fachfremde Leser und Studenten unterer Semester schwer zu handhaben. Hier hätte eine ausführlichere Einleitung gute Dienste getan. Zudem wären eine Inhaltsübersicht zu *trist. 2* und eine entsprechende, klare Gliederung des Zeilenkommentares in Abschnitte hilfreich gewesen.

Diese Kritik soll aber nicht von der inhaltlichen Qualität der Arbeit ablenken. Auf die Einleitung (1–28) folgt der Text, welcher sich an Halls *Teubneriana* (Stuttgart/Leipzig 1995) orientiert und mit einer parallelen englischen Übersetzung versehen ist (32–59). Wo I. von Halls Text abweicht, begründet sie dies stets überzeugend im Kommentar (*ad V.* 8, 77, 167, 175, 231–232, 299–300, 357, 418, 521, 539–540, 561, 568); allenfalls I.'s Athetesen scheinen etwas übereilt (*ad V.* 85–86, 91–92, 507–508). Der Kommentarteil (61–405) erklärt *trist. 2* zuverlässig und facettenreich. Historische Hintergründe (etwa *ad V.* 165–168 zur dynastischen Politik, *ad V.* 225–230 zur Aussenpolitik) werden ebenso fundiert aufbereitet wie Aspekte der Literaturgeschichte (*ad V.* 409–412 zum Satyrspiel), Ideengeschichtliches (*ad V.* 359–360 zum antiken Biographismus), Metrisches (etwa *ad V.* 212) und Lexikalisches (etwa *ad V.* 407–408). Ein Interessenschwerpunkt liegt aber auf den Bezugnahmen und Anspielungen auf andere literarische Werke, die I. notiert und meist einer tentativen Interpretation zuführt. Dabei beweist sie auch ein feines Gespür für Bezüge innerhalb des Exilwerkes sowie für Querverweise innerhalb von *trist. 2*. Ein Beispiel: Die Erwähnung von Catulls «amourösen Geständnissen» in Vers 430 weist

I. zufolge auf die Beschreibung des Kallimachos in den Versen 367–368 zurück und bringt so die Affinität der beiden Dichter zum Ausdruck. Nebst einer umfangreichen Bibliographie (406–432) und den erwähnten *Indices* findet sich ein «Index of Latin and Greek» (433–438), der die im Kommentar erläuterten Begriffe erschliesst.

Cédric Scheidegger Lämmle

Nicola Lanzarone (Hg.): *L. Annaei Senecae Dialogorum liber I: De providentia*. Le Monnier, Florenz 2008. 528 S.

Die kurze, nur sechs Kapitel umfassende Schrift *Über die Vorsehung* behandelt aus stoischer Sicht die Frage nach dem Übel in der Welt und vermag darauf eigentlich kaum mehr als eine rhetorisch untermauerte Aufforderung zum heroischen Ausharren zu geben und, wenn dieses nicht mehr möglich ist, den Freitod zu empfehlen. *Calamitas virtutis occasio est* lautet die Maxime, welcher Cato, das stoische Paradebeispiel (3,14), und Demetrius, rigoroser Kyniker und Freund Senecas (3,3; 5,5–6), mit demonstrativer Askese und selbstbewusster Autarkie nachgelebt haben. Wen Gott liebt, den stiehlt er (4,7). Gegen die Übel, welche den unverrückbaren Gesetzen der Materie folgen (5,9), hat Gott dem Menschen einen *animus* verliehen, der ihn sogar der Gottheit überlegen macht (6,6).

Dem Kommentar, welcher das Hauptgewicht der umfangreichen Publikation ausmacht, gehen eine kritische Edition (grundsätzlich nach L.D. Reynolds, OCT 1977), eine gut lesbare Übersetzung sowie eine Einleitung voraus, welche die Chronologie des Dialogs bespricht (Spätdatierung), die Merkmale von Senecas Sprache und Stil zusammenfasst, die Argumentationsstrategie nachzeichnet und die stoische Lehre von der Vorsehung knapp darlegt. Als Erklärer der Schrift nimmt der Verf. sozusagen jeden Ausdruck unter die Lupe, illustriert ihn durch reichlich herangezogene sprachliche Parallelen und ordnet ihn im philosophischen Vokabular ein. Kurze einführende Zusammenfassungen erläutern den Gedankengang eines Kapitels und spüren dem philosophischen Motivschatz nach; bei allem wird die umfangreiche Sekundärliteratur gewissenhaft registriert. An diesem sorgfältig redigierten und gepflegt aufgemachten Buch führt kein Weg vorbei für jeden, der sich mit Senecas *De providentia* beschäftigen will.

Margarethe Billerbeck

Sandra Citroni Marchetti: *La scienza della natura per un intellettuale romano. Studi su Plinio il Vecchio*. Fabrizio Serra editore, Pisa/Rom 2011. 302 S.

Sandra Citroni Marchetti (C.M.) will in ihrer zweiten Monographie zu Plinius dem Älteren die literarischen, rhetorischen und philosophischen Traditionen untersuchen, vor deren Hintergrund die *Naturalis historia* entstanden ist. Ihr Ziel ist es, die übergreifenden Themen und argumentativen Linien herauszuarbeiten, welche die Fülle von Details der *Naturalis historia* zu einem kohärenten Ganzen verbinden, und damit gleichzeitig die Frage nach der Intention zu beantworten, mit der Plinius der Ältere seine monumentale Enzyklopädie verfasst hat (11–12). Die Arbeit gliedert sich in zwölf Kapitel: Die ersten fünf stellen den Autor, sein Werk, sein Publikum und sein kulturelles Umfeld ins Zentrum. C.M. zeigt auf, dass Plinius' Werk einerseits stark geprägt ist durch tradiertes Buchwissen und die Verpflichtung an literarische Motive (z.B. die nächtliche *vigilia* des Intellektuellen im Dienste der Wissenschaft oder der Vergleich zwischen Literatur und Malerei). Gleichzeitig verweist sie aber auch auf die Bedeutung der Autopsie für Plinius, die zu einer subjektiven Beschreibung der Naturphänomene führt (z.B. in *nat.* 27, 98f. zum Lithospermum), sowie den Einfluss des politischen Programms des flavischen Kaiserhauses.

In den Kapiteln 6 bis 11 greift C.M. einzelne Erzählungen und Themen aus der *Naturalis historia* heraus – Anaxagoras' Prophezeiung eines Meteoritenfalls (*nat.* 2,149f.); der Ring des Polykrates und die Frage nach dem Glück (*nat.* 33,27; 37,3); die Bedeutung von Geld in der *Naturalis historia*; die Liebe zwischen Knaben und Delphinen (*nat.* 9,24ff.); Tiberius Gracchus und das Schlangenpaar (*nat.* 7,122); das Mitleid der Zuschauer mit den Elefanten in der Arena (*nat.* 8,20) – und vergleicht Plinius' Darstellung mit der anderer Autoren. In Kapitel 9 z.B. führt die Autorin ähnliche Geschichten über die Liebe zwischen Knaben und Delphinen bei Aristoteles, Plutarch, Gellius, Aelian, Solinus und Plinius dem Jüngeren an und schliesst das Kapitel mit einem Verweis auf Parallelen zwischen Plinius dem Jüngeren (*ep.* 9,33) und Ovid (*met.* 2,845ff.: Jupiter und Europa)

ab. Im zwölften Kapitel untersucht die Autorin abschliessend («per una conclusione») das Verhältnis zwischen Mensch und Tier bei Plinius (*nat.* 7,1f.) und bei Erasmus von Rotterdam.

C.M. erfüllt den gestellten Anspruch, «linee di coerenza» (S. 11) in der *Naturalis historia* aufzuzeigen, nur bedingt. Es gelingt der Autorin nicht, die theoretischen Überlegungen der ersten fünf Kapitel mit dem Rest des Buches zu verbinden. So wird weder die Auswahl der untersuchten Textstellen und Themen in den Kapiteln sechs bis zwölf (125–275) näher begründet (vgl. 29–30), noch werden die Passagen hinsichtlich der eingangs formulierten Fragestellung ausgewertet. Über weite Strecken nimmt die Monographie dadurch die Form eines detaillierten und kenntnisreichen Stellenkommentars an, der als solcher durchaus von Wert ist, als Schlüssel zum Verständnis der Traditionen, in die sich Plinius' *Naturalis historia* einschreibt, aber wenig beiträgt.

Judith Hindermann

Alexander Kirichenko: A Comedy of Storytelling: Theatricality and Narrative in Apuleius' Golden

Ass (Bibliothek der klassischen Altertumswissenschaften 127). Winter, Heidelberg 2010. XII, 248 p.

Kirichenko (K.) aborde l'*Âne d'or* sous deux aspects: le dramatique et le narratif. Selon sa thèse générale, l'ambiguïté discordante du roman, notamment de sa conclusion avec l'initiation du héros-narrateur Lucius au culte d'Isis, résulte du contexte culturel de l'œuvre: du théâtre populaire (mime) et de la rhétorique sophistique.

La partie I («Theatricality») porte sur les relations entre l'*Âne d'or* et le mime. Nombreux parallèles rapprochent la construction discontinue du roman de la présentation en *patchwork* typique du mime. K. repère des scénarios mimiques chez Apulée: «séries» d'adultère, de femmes rejetées, de sorcières ou de *mimus calvus* pour le portrait du héros en initié chauve. Le rire mimique et la théâtralité sont tous deux présents dans le roman: festival de Risus, pantomime du Jugement de Pâris, *Anteludia* pour Isis. Une autre caractéristique du mime dans l'*Âne d'or* serait le goût pour le paradoxe et le renversement: suivre un scénario pour ensuite s'en distancier et aller «contre l'histoire». Cela est perceptible dans les récits enchâssés, mais aussi dans le récit premier, également dans sa conclusion.

En abordant le roman depuis cette fin initiatique, la partie II («Multiple Plotting») propose cinq possibles lectures de l'œuvre. En s'étayant sur de nombreux textes, K. aborde la vie de Lucius comme un récit arétalogique, une biographie philosophique, un mythe moralisateur. Les deux dernières lectures introduisent le comique: rapprochements avec la satire (Lucien) et la comédie (Aristophane).

La partie III («Narrative») revient sur le statut narratif du roman en abordant la fable milésienne et le *Satyricon*. Le dernier chapitre établit des liens avec la Seconde Sophistique (rhétorique et performance). K. termine sur des passages des *Florides* et de l'*Apologie* où Apulée se présente de façon aussi ambiguë qu'il le fait pour Lucius.

L'ouvrage de K. est soigné (quelques erreurs dans les citations des textes latins ou grecs, pour lesquels il y a oscillation quant à la police utilisée). L'index est précieux et montre la variété des textes cités. L'auteur mène bien son lecteur; il est agréable à lire, captivant et stimulant. En bon élève d'Apulée, il conduit d'abord dans une direction pour ensuite la nuancer et montrer d'autres voies: K. présente un *multiple plotting* passionnant qui fait revivre celui de l'*Âne d'or*. Loreto Núñez

Lavinia Galli Milić/Nicole Hecquet-Noti (Hg.): Historiae Augustae Colloquium XI Genevense in honorem F. Paschoud septuagenarii. Les traditions historiographiques de l'antiquité tardive: Idéologie, Propagande, Fiction, Réalité. Atti dei Convegni Internazionali sulla Historia Augusta, XI (Munera. Studi storici sulla Tarda Antichità, 30). Edipuglia, Bari 2010. 259 S.

Aus Anlass des 70. Geburtstages von F. Paschoud öffneten sich das XI. HAC und sein Tagungsband auch allgemeineren Beiträgen zur Historiographie der Spätantike.

Ammian behandeln die Beiträge von den Hengst (zu Ghelen als Amm.-Editor und zur Unterscheidung zwischen Lesarten aus dem verlorenen Hersfeldensis und Konjekturen Ghelens) und Sabbah (der Ammian im Geflecht verschiedener Ideologien im 4. Jh. als profilierten, doch ausgewogenen Kommentator zeigt, der letztlich *iustitia* und *humanitas* im traditionellen Sinn über die aktuellen ideologischen Alternativen stellt).

Bonamente untersucht das Fortleben der Konsekration toter Kaiser im christlichen Schrifttum und die Differenzierung der *Historia Augusta* (HA) zwischen *divi* und *optimi principes*. Bowersock zeichnet die (teils vermeintliche) Dichotomie zwischen praktizierenden und lediglich dozierenden Medizinern vom 2. bis ins 6. Jh. und die Entwicklung der entsprechenden Begrifflichkeit nach und diskutiert ein mögliches Zeugnis für Letztere, die *Iatrosophistai*, in der *Commodusvita*. Bruggisser demonstriert, wie Eucherius von Lyon in seiner *Passio Acaunensium martyrum* Römersein mit Christsein gleichsetzt und die Thebäische Legion auf raffinierte Weise dem göttlichen wie dem Gebot des Kaisers gehorchen lässt, indem sie diesem tatsächlich die gewünschten Christen zur Bestrafung herbeischaffen – sich selbst. Baldini referiert den Forschungsstand zu Zos. 2,29 (Constantins Verzicht auf den Gang zum Capitol), wobei er plausibel gegen den Jubilar den Unterschied zwischen ἐορτή und ἁγιστεία verteidigt; seltsam, dass B. den Verzicht Constantins (S. 33) als Erfindung Eunaps bezeichnet (wenn auch auf einem Informationskern aus Nicomachus beruhend), die enge Parallele in HA *Heliog.* 15,7 (Heliogabals analoger Verzicht) aber direkt auf Nicomachus als Quelle zurückgehen soll (S. 34). Brandt stellt für die Frühgeschichte der modernen HA-Forschung interessante Briefe Dessaus, Mommsens, Seecks und Hirschfelds vor. Bleckmann verteidigt gegen Roberts und Cameron scharfsinnig die Unterscheidung in den unter dem Namen Johannes' von Antiochia überlieferten Fragmenten zwischen salmasischem Johannes (der ins Umfeld der Leoquelle gehört) und constantinischem Johannes (= der echte Johannes von Antiochia, nicht benutzt von Zonaras).

Spezifischer zur HA: Birley verteidigt die Datierung der Marcomanneninvasion in Italien auf 170 und stellt Überlegungen zum Fehlen der Kriegsjahre 170–174 in der *Marc Aurel-Vita* an; Vera äussert sich zur «*tradizione annonaria*» im Verlaufe des 4. Jh. und in der HA, namentlich zu dort Aurelian zugeschriebenen Massnahmen Valentinians I.

Zu Quellen und literarischen Modellen: Fry zeigt auf, dass die HA Sueton in *inventio*, *dispositio*, *elocutio* und *cura* zum Modell nimmt und so der antiken Tradition des Umgangs mit *vera* und *verisimilia* verpflichtet ist, dabei aber auf dem in der Antike kontinuierlichen Weg zwischen «historisch» und «fiktiv» weiter geht als Sueton. Callu/Festy vergleichen sehr suggestiv das Nebeneinander des faktischen *Itinerarium Alexandri* und der romanhaften *Historia Alexandri* des Iulius Valerius (die, so C./F., eventuell vom selben Autor stammen oder, da teils gemeinsam überliefert, eben als Diptychon, als «*alternative historienne*» gedacht waren) mit jenem der *Nicomachus-Annalen* und der HA. Letztere wäre, so C./F., zunächst noch als publizierbar, als kulinarischeres Gegenstück zu den Annalen, konzipiert gewesen, sodann, als sich die Aufhebung der *damnatio memoriae* des Nicomachus als schwierig erwies, zum subversiven Pseudepigraphon geworden, als das wir sie kennen. Schlumberger untersucht die *Epitome* in Hinsicht auf die Marius-Maximus-Frage(n) und arbeitet die auffälligen Parallelen zur HA in den Hauptviten jeweils in Origo und direkt charakterisierenden Partien heraus; die geschickte Kürzung der gemeinsamen Quelle sei der *Epitome* nicht zuzutrauen, sondern gehe auf eine Zwischenquelle (implizit Nicomachus' *Annalen*) zurück. Die *Vita Heliogabali* ist m.E. aus der Diskussion auszuschliessen; in ihr finden sich keine Spuren der «guten Quelle» der Hauptviten *Hadr.-Carac.* mehr (ob Marius Maximus oder nicht); die wenigen Parallelen zur *Epitome* in *Heliog.* 17,1–3 beruhen direkt auf der Zwischenquelle.

Zur Rezeption der HA: Zecchini diskutiert in Nachfolge Settias eine schwache und eine stärkere (aber m.E. immer noch als topisch erklärbare) Parallele zwischen Paulus Diaconus' *Langobardengeschichte* und HA *Aurelian.* 22–25. Zur Beantwortung der Frage, ob Paulus die HA benutzt hat, müsste nach weiteren Referenzen/Transpositionen gesucht werden.

Ratti schlägt vor, Sulpicius Severus habe in seiner 397 entstandenen *Martinsvita* die HA benutzt. Die Angst vor dem *fastidium* der Leser scheint mir, auch wenn beide Texte sie wiederholt erwähnen, doch reichlich topisch. Satan im Gewand eines römischen Kaisers *Mart.* 24,4 beruhe, so R., auf ähnlichen Schilderungen der HA – doch die zitierten Stellen der *Heliogabal-Vita* beruhen auf Perserkönigstopoi, genauso wie m.E. die Stelle bei Sulpicius, wo nur von *regia veste indutus* und keineswegs explizit von einem römischen Herrscher die Rede ist. Ebenso die Ausgestaltung von Martins *pompa funebris* als *pompa triumphalis* kann auch anderen Darstellungen als spezifisch der *pompa Gallieni* der HA folgen – klare verbale Parallelen fehlen. Auch will mir nicht recht einleuchten, wie Sulpicius in Gallien Mitte der 390er an einen Text gekommen sein soll, der laut R. von Nicomachus

Flavianus senior 392–394 in Italien *pro domo* geschrieben worden sein soll. Und worauf die ironischen Referenzen zielen sollen.

Insgesamt ist auch der 11. Band der HAC, wenn auch etwas dünner als seine Vorgänger, ausserordentlich reich und anregend. Und Puristen mag trösten, dass das heuer abgehaltene XII. Colloquium wieder strenger der *HA* gewidmet gewesen ist.

Samuel Zinsli

Olga Monno: Iuvenalis Docet. Le citazioni di Giovenale nel commento di Servio (Biblioteca Tardoantica 4). Edipuglia, Bari 2009. 208 p.

Ammien (28,4,14) se plaignait du goût excessif et dévoyé que ses contemporains avaient pour Juvénal. Il faudrait donc s'étonner de le voir cité avec tant d'abondance par un Servius que l'on n'attend pas à voir se préoccuper de bagatelle. Cette insistance doit d'autant plus être justifiée que ni Juvénal ni même la satire en tant que genre n'ont eu leur place dans les *Exempla elocutionis* d'Arusianus Messius (395). Servius en gardien du langage fonde sa pratique exégétique sur le désir de maintenir la correction du latin. En ce sens il se cherche une *auctoritas* qu'il fonde, comme le montre très bien l'auteur, sur un corpus normatif un peu plus étendu que celui d'un Arusianus. Or, dans ce corpus, figure Juvénal que le commentateur aime citer pour des raisons grammaticales, stylistiques, étymologiques, métriques, prosodiques, sémantiques et enfin, antiquisantes, ainsi qu'en témoignent les relevés effectués par l'auteur (21–25). D'aucuns (A. Pellizzari, *Servio. Storia, cultura e istituzioni nell'opera di un grammatico tardoantico*, Turin, 2003) ont été jusqu'à créditer la résurrection scolaire de Juvénal à Servius et à son entourage, on pense aux Nicomaque. Quoi qu'il en soit, le goût de Servius pour le satiriste s'avère assez vif pour l'amener à le citer avant d'autres autorités que l'on jugerait plus appropriées; il semble même aller jusqu'à modifier ses vers pour les rendre mieux adaptés à l'illustration qu'il veut en tirer. Parfois certaines continuités argumentatives se repèrent tel l'usage de la *Satire 6* pour commenter le chant 4 de l'*Enéide* ou de la *Satire 10* pour illustrer la fin du chant 2 des *Géorgiques*. Cependant, ce mouvement revivaliste – qui assure également le retour à la vie d'Horace – reste clairement ancré non pas dans un désir d'ouverture, mais bel et bien dans un conservatisme tout au regret d'un temps passé où l'on regrettait déjà le temps passé.

Carole Fry

Eric Csapo: Actors and Icons of the Ancient Theater. Wiley-Blackwell, Malden MA 2010. xiv, 233 S. (Für) solche Bücher lohnt es sich zu lesen. Mit dieser aus einer Vorlesungs-Reihe hervorgegangen und zu Teilen schon vorgängig publizierten Monographie bereichert Eric Csapo (C.) die Erforschung des antiken Theaterwesens um einige provokative Thesen und elementare Erkenntnisse. C.s wichtigste Quelle ist die antike Theaterikonographie. Im Zentrum seiner Betrachtungen steht das Bild, das «*image*», des Schauspielers und der Wandel dieses Bildes in der Antike. Dabei meint «*image*» ebenso die Art der Selbstpräsentation der Schauspieler als auch ihre Darstellung durch andere.

Das Bild des Schauspielers im wörtlichen Sinn seiner ikonographischen Darstellung bildet die Grundlage der Kapitel 1 und 2 – «A Portrait of the Artist I: Theater-Realistic Art in Athens, 500–330 BC» bzw. «A Portrait of the Artist II: Theater-Realistic Art in the Greek West, 400–300 BC» – sowie von Kapitel 5 – «Cooking with Menander. Slices from the Ancient Home Entertainment Industry?» –, das sich mit hellenistischen und kaiserzeitlichen Kunstwerken befasst. C. zeichnet nach, wie die Profession der Schauspieler im Verlauf des 5. Jh. an Bedeutung hinzugewinnt und wie sich ein Starsystem hollywoodscher Ausmasse herauszubilden beginnt, in dem einige Schauspieler zu international gefragten Grössen aufsteigen. Die beiden erstgenannten Kapitelüberschriften operieren mit weiteren Begriffen und Kategorien, die für die Studie insgesamt von Bedeutung sind: Es geht um wachsenden Realismus nicht nur in der bildenden Kunst, sondern auch im Theater selbst, der sich in Attika ab ca. 420 v. Chr. feststellen lasse. Weiter geht es darum, den Fokus in räumlicher wie in zeitlicher Hinsicht zu weiten: Die herkömmlich dominant auf das 5. Jh. v. Chr. konzentrierte und athenozentrische Perspektive weicht einer erhöhten Aufmerksamkeit für die Entwicklung und Verbreitung des Theaters in der bezeichnenderweise postklassisch genannten Zeit, und dabei insbesondere im Westen, aber auch in der restlichen griechischen Welt. Letzteres ist das Thema von Kap. 3 «The Spread of Theater and the Rise of the Actor». Dem Realismus in der Schauspielkunst ist ebenfalls ein gesondertes Kapitel gewidmet: 4. «Kallipides on the Floor Sweepings. The Limits

of Realism in Classical Acting». Die oft bemerkte, früh einsetzende Kanonisierung der grossen Tragödien- und Komödiendichter des 5. Jh. und ebenso «*image*-Wandel» des Chores im Laufe der Zeit werden hier in der Bildwelt nachgewiesen und mit den obgenannten Themen in engsten Zusammenhang gebracht.

Die vielleicht wichtigste Erkenntnis, die dieses Buch uns vermittelt, ist indessen eher methodischer als inhaltlicher Art: Wer ein volleres Bild haben möchte, leuchte auch die Ränder aus.

Rebecca Lämmle

Ulrich C.J. Gebhardt: *Sermo Iuris: Rechtssprache und Recht in der augusteischen Dichtung* (Mnemosyne Supplements 315). Brill, Leiden/Boston 2009, 420 S.

In der Einleitung (1–9) seiner Freiburger Dissertation skizziert Ulrich C.J. Gebhardt (G.) die Forschungslage und gibt einen Ausblick auf die zu erwartende Arbeit. Kap. 1 (11–72) zeigt, wie die Rechtssprache von den Römern selbst wahrgenommen wurde. Es gelingt G., ganz einprägsam vor Augen zu führen, dass die römische Rechtssprache dem modernen Begriff von «Fachsprache» sowohl hinsichtlich ihrer Terminologie als auch ihrer morphologischen, syntaktischen und stilistischen Merkmale sehr nahe kommt. Kap. 2 (73–104) widmet sich den spezifischen Bedingungen der Anwendung rechtlicher Konzepte in der Dichtung. Die Kap. 3–8 (105–357) untersuchen die spezifische Verwendung juristischer Elemente durch die augusteischen Dichter. Dabei werden besonders die römische Liebeslegie «als Schlüsselgattung» (9) dieser Epoche, die *Epoden* und *Oden* des Horaz, Vergils *Aeneis* neben den *Eklogen* und den *Georgica*, aber auch Ovids *Fasti*, seine *Metamorphosen* sowie seine Verbannungsdichtung ins Blickfeld gerückt. Kap. 9 (359–368) zieht ein Resümee und formuliert die wichtigsten Erkenntnisse der luziden Studie: Die statistische Betrachtung hat einen grossen Unterschied in der Verwendung rechtssprachlichen Materials durch die untersuchten Autoren ergeben, biographische Einflüsse dafür dürfen nicht überbewertet werden. Natürlich spielen metrische oder euphonische Gesichtspunkte in der Verwendung rechtlicher Ausdrücke ebenso eine Rolle wie die spezifische Kommunikationssituation der untersuchten Passagen. Nachvollziehbar hat G. auch gezeigt, dass der Einsatz rechtssprachlicher Elemente sehr oft auf deren «Trägergruppen», neben professionellen Juristen vor allem Gerichtsredner, bezogen ist und durch deren Verwendung die sprachliche Diktion oft an die jeweiligen Widmungsträger angepasst wird. Dies hat G. bei Ciceros an Juristen adressierten Briefen, bei Horazens *Satire* 2,1 an Trebatius, bei Ovids *Epistulae ex Ponto* (bes. 1,2 und 3,3 an P. Fabius Maximus und 1,7 und 2,2 an M. Valerius Messalla Messallinus) nachgewiesen. Ferner untersucht G. die Vielfalt und Variabilität des Gebrauchs juristischer Metaphern. Cicero und ein grosser Teil der besprochenen augusteischen Dichter etwa verwenden solche stets, um eine zwischenmenschliche Beziehung als Rechtsbeziehung darzustellen. Die Herkunft dieser metaphorischen Ausdrucksweisen ist neben dem Schuldrecht und dem Prozessrecht sehr oft im römischen Sachenrecht zu finden. An Vergils *Aeneis* und Ovids *Heroides*, *Fasti* und *Metamorphosen* zeigt G. schliesslich eindrucksvoll, wie der Einsatz rechtlicher Termini und Bilder zu einer «Romanisierung» und einer damit einhergehenden Vergegenwärtigung mythologischer Stoffe führt. Unterstützt werden die Ausführungen G.s durch allerlei statistische Erhebungen zum Gebrauch juristischer Termini bei Ovid, Vergil, Horaz, Properz, Tibull, Catull und Lukrez (369–379). Ein umfangreiches Literaturverzeichnis beschliesst ein immens kenntnisreiches Buch, das wohl ganz zu Recht beansprucht, «sich mit seiner Fragestellung nahezu gänzlich auf Neuland der alttumswissenschaftlichen Forschung zu bewegen» (8).

Gernot Krapinger

Patrick Laurence/François Guillaumont (Hgg.): *Les écritures de la douleur dans l'épistolaire de l'Antiquité à nos jours* (Perspectives littéraires). Presses Universitaires François-Rabelais, Tours 2010, 365 S.

Der vorliegende sechste Band der Reihe *Epistulae antiquae* (hervorgegangen aus der Tagung zu «L'épistolaire antique et ses prolongements européens», 27.–28. Nov. 2008 in Tours) widmet sich dem Phänomen der Trauer im Brief. Wie der Titel verrät, ist der zeitliche Rahmen (1. Jh. v. – 20. Jh. n. Chr.) weit gesteckt. Untersucht werden primär lateinische (aber auch griechische und französische) Briefe aus Antike (Cicero, Catull, Ovid, Seneca, Plinius, Galen, Johannes Chrysostomos, Hieronymus, Cypri-

an), Mittelalter (Alkuin von York, Maximus Planudes), Humanismus/Renaissance (Petrarca, Erasmus von Rotterdam) und dem 20. Jh. (Pierre Teilhard de Chardin). Gegliedert sind die verschiedenen Beiträge thematisch in sechs Kapitel. Auf ein Kapitel zur Definition von Trauer («1. La souffrance: théories et réalités») folgen vier Kapitel zu deren verschiedenen Ursachen («2. Le corps et ses maux»; «3. L'exil»; «4. La souffrance amoureuse»; «5. Le deuil»). Den Abschluss des Buchs bildet ein Kapitel zu Trost und Überwindung von Trauer («6. La consolation»).

Eine theoretische Einbettung der einzelnen Beiträge und eine Präzisierung der Fragestellung fehlen weitgehend (vgl. die Einführung von P. Laurence, 15–23). So bleibt z.B. offen, was die Gattung Brief nach Meinung der Herausgeber ausmacht, d.h. inwiefern etwa Catulls Gedichte, Senecas philosophische Essays und Ovids elegische Epistel überhaupt Briefe und somit vergleichbar sind. Auch die Frage nach dem philosophischen bzw. christlichen Hintergrund von Trauer und Trost oder nach besonderen Spezifika der literarischen Gattung Brief bei der Darstellung von Trauer werden nicht beitragsübergreifend gestellt.

Dessen ungeachtet bieten die einzelnen Beiträge wertvolle Anregung zur Beschäftigung mit einem Thema, das bislang nicht im Fokus der Forschung stand. Judith Hindermann

Hartmut Wulfram: *Ex uno plures. Drei Studien zum postumen Persönlichkeitsbild des alten Cato.*

Verlag Antike, Berlin 2009. 142 S., 4 Abb. in Schwarzweiss.

Hartmut Wulfram (W.) hat im anzuzeigenden Buch drei Aufsätze versammelt, die aus an verschiedenen Orten gehaltenen Vorträgen hervorgegangen sind, worin er sich aus rezeptionsästhetischer Perspektive mit dem postumen Persönlichkeitsbild von Cato dem Älteren befasst.

Im ersten Beitrag «*Medienwechsel. Ciceros Cato maior und die Gattung Dialog*» setzt sich W. mit dem dramaturgischen Potential der Gattung Dialog auseinander. Dabei geht er von der irritierenden Feststellung aus, Ciceros *Cato maior* verzichte zwar als dramatischer Dialog auf eine die dramatische Illusion durchbrechende Präsenz des Erzählers und evoziere nach Ciceros eigener Aussage die Gestalt Catos besonders plastisch, weise aber keine sorgfältige szenische Einkleidung auf und sei von deutlich monologischer Natur. Auf der Ebene der Mimesis bemühe sich der *Cato maior*, der von den vier Vergangenheitsdialogen das früheste dramatische Datum aufweist, als einziger nicht um historische Authentizität, verfolge keine Legitimationsstrategie, versuche nicht, die durch das breite literarische Œuvre wohlbekannte Sprache Catos nachzuahmen, und nehme mehrere Ahistorismen in Kauf. Letztlich erweise sich die *persona* Catos als Sprachrohr Ciceros, deren *auctoritas* einzig dem Erfolg in der Lebenspraxis der bereits zur Zeit Ciceros legendenumwobenen Gestalt Catos erwachsen sei. Stelle sich Cicero auch in die Tradition Platons, stehe sein *Cato maior* doch formal dem Dialog *more Aristotelio* viel näher, was sich auch daran zeige, dass er kaum ausserhalb der philosophischen Fachschriftstellerei rezipiert worden ist.

W. schneidet dann im zweiten Beitrag «*Ein ambivalenter Weiser. Cato Censorius in den Vitae Plutarchs*» die grosse Frage nach der Wahrheit an, die sich bei referenziellen Texten mit ihrer Doppelnatur als historischem Zeugnis und literarischem Kunstwerk immer stellt, und weist zu Recht darauf hin, dass das biographische Grundwahre von der dokumentierbaren Wahrheit abweichen kann. In Plutarchs *Parallelbiographien* werde Cato als rechtschaffene, beredte, aber auch als zwiespältige Persönlichkeit dargestellt. Deutlich zeichnet sich dabei die potentielle Brisanz des von Cato durch die eigenen Schriften wesentlich mitgeprägten Bildes des sittenstrengen Römers einerseits und der gesellschaftspolitischen Realität des *homo novus* andererseits ab. Kritikpunkte an Cato seien seine aggressive Bissigkeit, sein allzu rigoroses Wirtschaftlichkeitsdenken, das, von Gewinnsucht und Geldgier getrieben, nicht vor Unmenschlichkeit zurückschrecke, sein übermässiges Eigenlob, sein Antihellenismus und seine sexuelle Zügellosigkeit, die in einer zweiten Heirat mit einer deutlich jüngeren und zudem dem Sklavenstand entstammenden Frau mündete. Letztlich zeige sich daher für Plutarch, der nicht nur ein moralphilosophisch-pädagogisches, sondern auch ein kulturell-gesellschaftspolitisches Anliegen verfolge, Aristides in seiner σοφοσύνη dem Cato überlegen.

Im letzten Beitrag «*Liebe im Alter und lebenslanges Lernen. Der neue alte Cato in der Renaissance*» zeigt W. schliesslich anhand zweier Motive den Wandel im Catobild zwischen Mittelalter und Renaissance auf. War das ganze Mittelalter über massgeblich durch die Schullektüre des

ciceronianischen *Cato maior* und die ubiquitär präsenten *Disticha Catonis* geprägt, änderte sich die Wahrnehmung im Laufe der Renaissance mit der Wiederentdeckung anderer Quellen. Indem W. sein Hauptaugenmerk auf Petrarcas *De viris illustribus* (ab 1337), Sacco Polentons *Scriptorum illustrium Latinae linguae libri* (1437) und Leon Battista Albertis parodistische «Antibiographie» *Canis* (1443) legt, skizziert er auf der einen Seite den Wandel vom misogynen Moralisten und männlichen Pendant zu Lucretia zum «weibstollen» Alten plautinischen Gepräges und zeichnet auf der anderen Seite vor der Folie Catos eine das Griechische betreffende *questione della lingua* nach, die zuerst von unerfüllbarer Sehnsucht (Petrarca), dann von unterschwelligem Bedrohungsängsten (Polenton) und schliesslich von einem Gefühl der Normalität und der Integration (Alberti) geprägt gewesen sei.

Den Band könnte man unter das Motto «Das Ganze ist mehr als die Summe seiner Teile» stellen: Die Zusammenstellung der drei Aufsätze ist sehr gelungen, da die Beiträge zwar gut getrennt voneinander gelesen werden können, aber in wechselseitigen Bezugnahmen an Tiefe gewinnen. So treten angesichts des nuancenreichen Catobilds Plutarchs die Idealisierungen Ciceros umso deutlicher zum Vorschein; vor dem Hintergrund der Cicero-Exegese gewinnt das spätere Catobild an Schärfe; Charakterzüge des plutarchischen Cato findet man erweitert im Cato der Renaissance wieder. Schwächen weist das Buch kaum auf: Beim ersten Beitrag erschliesst sich nicht ganz, warum der auf der Ebene der Gattungstheorie absolut überzeugend ausgelegte *Cato maior* unter die Ägide der Intermedialität gestellt wird, wenn dann festgestellt werden muss, er schöpfe sein intermediales Potential nicht aus, ja, er sei seiner gänzlich bar. Beim zweiten Beitrag ist der Versuch, den angloamerikanischen Begriff der «*faction*» zu etablieren insofern unglücklich, als der dokumentarische Roman, auf den dieses aus «*fact*» und «*fiction*» zusammengesetzte Kofferwort verweist, und die Biographie, auf die er nun übertragen werden soll, die beiden Komponenten sehr unterschiedlich gewichten und einen anderen Erwartungshorizont des Lesers voraussetzen; in dieser Hinsicht hätte ein vertieftes Eingehen auf moderne Theorien zur Biographik und zur Narratologie erhellend sein können.

Ein ergiebiges «Literaturverzeichnis», ein «Register der Autoren, Werke, Stellen» (chronologisch in «Antike und Spätantike» und «Mittelalter und Renaissance» unterteilt) und ein «Bildnachweis» runden das hübsch gestaltete Buch ab, das Naheliegendes und Entlegenes zu vereinen versteht und, wie der Titel verspricht, ein differenziertes und vielschichtiges Catobild vermittelt, das zum Weiterdenken anregt.

Christian Guerra

Wolfgang Kofler/Martin Korenjak/Florian Schaffenrath (Hg.): **Gipfel der Zeit. Berge in Texten aus fünf Jahrtausenden.** Karlheinz Töchterle zum 60. Geburtstag (Paradeigmata, Bd. 12). Rombach, Freiburg i. Br./Berlin/Wien 2010. 143 S.

Die anzuzeigende Festschrift ist aus einem Kolloquium anlässlich des 60. Geburtstags des Tiroler Altphilologen Karlheinz Töchterle hervorgegangen, das am 15. Mai 2009 an der Universität Innsbruck stattgefunden hat. So ist es auch der Leidenschaft des Widmungsträgers für die Berge und das Bergsteigen zu verdanken, dass sich seine Freunde und Kollegen mit den Bergen in Texten auseinandergesetzt haben. Der Band vereint sechs Beiträge, die chronologisch geordnet und der Interdisziplinarität im Sinne des von Töchterle geförderten Innsbrucker Zentrums für Alte Kulturen verpflichtet sind.

Den Anfang macht Robert Rollinger mit «Berg und Gebirge aus altorientalischer Perspektive» (11–52), in dem er ein differenziertes Bild zur geopolitisch-wirtschaftlichen Erschliessung und zur mythisch-religiösen und metaphorisch-ideologischen Wahrnehmung von Bergen und Gebirge im sumerisch und akkadisch geprägten vorderasiatischen Raum zeichnet. In «Metaphorische Gebirgsbäche» (53–61) geht Bernhard Zimmermann dem metapoetischen Motiv des Redeflusses nach und exemplifiziert ihn an der Diatribe zwischen Aristophanes (*Ritter*) und Kratinos (*Pytine*), mit einem Ausblick auf das Nachleben der Metapher. Kurt Smolak behandelt in «Der Gipfelsieg. Geistiges Bergsteigen in lateinischen Texten der Spätantike und des Mittelalters» (63–80) die Berge als *lieux de mémoire* in der semitischen und griechischen Mythologie, in den Evangelien und in ausgewählten Werken der christlichen Spätantike und des Mittelalters. Heinz Hofmann stellt die zentrale Frage der *Ventosus*-Forschung, «War er oben oder nicht?» (81–102). Dabei fasst er die aktuelle Forschung zusammen und beleuchtet sie kritisch, lässt die Frage aber letztlich offen. «Über Hindukusch, Alpen und Kordilleren» (103–115) führt uns Gerhard Petersmann auf den Spuren Alexanders des Grossen, Hannibals und Vasco Núñez de Balboa, wobei er besonders Hannibals Alpenüberquerung bei Livius

als *locus classicus* ausweist und die intertextuellen Bezugnahmen darauf im *De orbe novo decades* von Petrus Martyr einleuchtend aufzeigt. Hermann Wiegand schliesslich zeigt uns mit Schwerpunkt auf der Schweiz «Die Alpen in der lateinischen Dichtung des 16. Jahrhunderts» (117–139) in einer breitgefächerten Auswahl von Texten, die ein facettenreiches Schweizbild abgeben.

Wie es bei einer Aufsatzsammlung mit einer so weit gefassten Rahmenvorgabe verständlich ist, weisen die Beiträge Unterschiede in Umfang und Komplexitätsgrad auf. So behandelt besonders Smolak das Thema in höchst vielschichtiger Weise und zieht zugleich komparatistische, poetologische, sprachgeschichtliche und kunsthistorisch-rezeptionsästhetische Register. Auch Rollinger zielt eher auf ein Publikum ab, das mit der Materie bereits vertraut ist. Besonders die Aufsätze von Petersmann und Wiegand, der mit einer Fülle von bisweilen höchst entlegenen Texten, wie Johannes Müller-Rhellicanus' *Stockhornias* (1536) oder Theodor Ambühl-Collinus' *De itinere ad Montem Utliacum* (1556), aufwartet, machen Lust auf mehr. Zimmermann dagegen berührt das vorgegebene Thema, sieht man von der Hoch-Tief-Metaphorik (ἄφελός <niedrig-kunstlos> – ὑψος <hochragend-kunstvoll>) ab, nur peripher, während Hofmann nichts Neues zur Petrarca-Forschung beiträgt und sich damit begnügt, einen Forschungsüberblick zu liefern.

Es ist etwas bedauerlich, dass die Herausgeber den Austausch unter den Autoren nicht stärker gefördert haben, liegt doch gerade in den Synergien, die zwischen den verschiedenen Beiträgen entstehen, eine der grossen Stärken dieses Buches. So weist Rollinger die als künstliche Berge angelegten Zikkurats als Orte aus, an denen die Menschen die Nähe zu den Göttern erfahren, Smolak zeigt dagegen die jüdische Deutung des Turmbaus als Akt der menschlichen Hybris und besonderer Gottesferne auf und zieht interessante Parallelen zur hesiodischen Gigantomachie; Petersmann und Wiegand zeichnen beide die Erschliessung und den Wandel in der Wahrnehmung der Alpen über die Jahrhunderte hin nach, weg von der livianischen *foeditas Alpium* hin zum einenden Symbol nationaler Selbstwahrnehmung für die beiden Alpenländer Schweiz und Österreich. Auch wenn ein solches Buch zwar, wie die Herausgeber in ihrem Vorwort richtig bemerken, nicht den Anspruch haben kann, eine so weite Thematik zu erschöpfen, so zeigen sich doch einige auffällige Lücken, wie Dantes *Purgatorio*, der nur kurz angerissen wird, oder Enea Silvio Piccolominis Aufenthalt auf dem Amiata (9. Buch der *Commentarii*), der gänzlich unerwähnt bleibt.

Diese wenigen Kritikpunkte sollen jedoch den Leser nicht davon abhalten, den ansprechend gestalteten Band in die Hand zu nehmen, bietet er doch eine vergnügliche und anregende Lektüre, die sowohl einem Laien- als auch einem Fachpublikum eine Vielzahl von spannenden Materialien und ungeahnten Perspektiven eröffnet. Nicht nur seines in Sinne des *spatial turn* höchst aktuellen Ansatzes wegen ist *Gipfel der Zeit* daher eine schöne, sehr persönliche Hommage einer Generation von Gelehrten an ihren geistigen Ziehvater.

Christian Guerra

Volker Riedel: Literarische Antikerezeption zwischen Kritik und Idealisierung. Aufsätze und Vorträge, Bd. III (Jenaer Studien, Bd. 7). Bussert & Stadeler, Jena 2009. 483 S.

Der Band versammelt 25 Arbeiten überwiegend neueren Datums und repräsentiert die Schwerpunkte von Riedels (R.) Forschungen zur Antikerezeption: Rezeption der römischen Antike, Antikerezeption des 18. und frühen 19. Jahrhunderts, vor allem im weimarisch-jenaischen Kulturkreis und Antikerezeption in der deutschsprachigen Literatur des 20. Jahrhunderts, hier vor allem untersucht an Autoren der ehemaligen DDR.

R.s Forschungen sind bestimmt durch die Verbindung von alt- und neuphilologischen Fragestellungen, die sich seiner wissenschaftlichen Doppelqualifikation als Klassischer Philologe und Germanist verdankt. Es geht ihm um Differenzierungen innerhalb des «klassischen» deutschen Antikebildes, das er noch immer wesentlich durch den Philhellenismus bestimmt sieht. Er arbeitet die Selbstproblematisierung des Philhellenismus ebenso heraus, wie er die Dominanz der griechischen Antike durch den Blick auf Rom relativiert. Bei der Wahl seiner Gegenstände legt er Wert darauf, «weniger bekannte Autoren und Werke zu interpretieren oder an bekannten Autoren unbeachtet gebliebene Züge sichtbar zu machen» ([7]). Wahlweise sei auf einige Studien besonders hingewiesen:

Der Beitrag «Antikerezeption in Deutschland», der zuerst englisch für den *Blackwell-Companion to the Classical Tradition* (2007) verfasst war, gibt einen Gesamtüberblick von der Karolingerzeit bis

in die Gegenwart. Er ist epochenbezogen strukturiert, bezieht auch Theater, Musik und Bildende Kunst ein und legt einen deutlichen Schwerpunkt ins 20. Jahrhundert.

Der Beitrag «Gab es für römische Schriftsteller eine ›Freiheit der Andersdenkenden‹?» geht den Bedeutungen des *libertas*-Begriffs von der Zeit der römischen Republik bis ins späte Prinzipat nach und konfrontiert sie mit den jeweiligen politischen Voraussetzungen und historischen Kontexten. Für Fragestellungen der Antikerezeption wichtig ist die klare Abgrenzung von Antike und Moderne.

Einschlägig für die Aufarbeitung der schweizerischen Antikerezeption in ihrer Besonderheit ist der Beitrag über «Johann Jacob Bodmers Stellung in der Geschichte der deutschen Antikerezeption». Er zeigt zugleich, dass ein personenzentrierter Zugang die national-kulturellen Voraussetzungen und Faktoren der Wissenschafts- und Rezeptionsgeschichte nur unzureichend in den Blick nehmen kann. In der Rezeptionsgeschichte der Antike hat Johann Jacob Bodmer (1698–1783), so R., «eine wichtige Funktion im Vorfeld einer bürgerlich-republikanischen, auf Freiheit und Humanität zielenden Haltung» (102). Die Bedeutung dieses Zürcher Vertreters der Frühaufklärung für die «Neuakzentuierung des Antikebildes im 18. Jahrhundert» sei in der fachgeschichtlichen Selbstreflexion der Altertumswissenschaft noch nicht genügend erkannt.

Die Beiträge zur Literatur des 20. Jahrhunderts beschäftigen sich mit Themen und Figuren der Antikerezeption bei Stefan George, Heinrich Mann, Erich Arendt, Stephan Hermlin, Franz Fühmann und Volker Ebersbach.

Der Band wird abgerundet durch ein Verzeichnis der wissenschaftlichen Arbeiten Riedels und erschlossen durch ein Personen- und Werkregister sowie durch ein Sach- und Ortsregister.

Barbara von Reibnitz

Giulio Mauro Facchetti: **Scrittura e falsità**. Presentazione di Paola Biavaschi (Historica 8). Giorgio Bretschneider, Rome 2009. XII, 170 p.

Ce livre étrange est fascinant. Par le biais du signifiant graphémique, l'auteur s'attaque au problème de la constitution des documents inauthentiques. Et de fait, son propos, s'il l'englobe par nécessité, dépasse le simple problème de la pure et simple falsification pour étendre son enquête aux documents où le pseudo-graphème peut être investi d'un sens communicationnel qui n'est pas celui de la langue commune. Pour asseoir son propos, l'auteur propose un premier chapitre («Scrittura e non scrittura», 1–34) dans lequel il s'applique à définir ce qui peut être reconnu comme graphème. Peu considéré par les linguistes soucieux de langues anciennes qui le considèrent comme allant de soi et ne lui ont de regard que pour son histoire, le graphème, dans son sémantisme de signifiant et de signe linguistique, méritait cette mise au point, dont le détail ne sera pas discuté ici. Le chapitre suivant («Scrittura falsa e scrittura falsificata», 35–68) fait opérer un changement de facteur d'échelle en présentant les différents degrés de l'inauthentique non plus en matière d'écriture mais de document, selon que celui-ci porte une écriture connue, mal connue – de son destinataire – ou inexistante. De ce chapitre aussi dense qu'instructif, on retiendra le double carré sémiotique (p. 49) qui affronte en complémentarité «secret/vérité/mensonge/falsification» ainsi que «être vrai/sembler vrai/ne pas être vrai/ne pas sembler vrai». Par extension, cette dérivation du carré apulien devrait fournir un profitable filtre en théorie littéraire et en historiographie, c'est-à-dire partout où l'authenticité et son intentionnalité méritent questionnement. Dans le chapitre suivant («Analisi di alcuni casi concreti», 69–126) sont considérés de l'étrusque, de l'italique de fantaisie, quelques documents de contenu indéterminable ainsi que de l'épigraphie latine. Au sortir de sa lecture, on ne peut que regretter que la *Fibula Praenestina* n'y ait pas fait l'objet d'au moins quelques considérations. L'actuelle *communis opinio*, à laquelle je souscris, la veut authentique; il reste que le regard de l'auteur ne lui aurait pas été inutile, sinon pour en confirmer l'authenticité. Le dernier chapitre («Falsificazione e pseudosaggistica», 127–165) permet de suivre le *Nachleben* de quelques faux documents et l'effet perturbateur qu'ils ont eu sur le développement des sciences historiques et de ce qu'il faut appeler «l'opinion publique». On lira ce livre tout à fait original qui aurait gagné à être sous-titré *Take a Walk on the Wild Side!*

Carole Fry

Marietta Horster/Christiane Reitz (Hgg.): **Condensing texts – condensed texts** (Palingenesia. Schriftenreihe für Klassische Altertumswissenschaft 98). Franz Steiner, Stuttgart 2010. x, 764 S.

Es mutet paradox an, wenn Untersuchungen über antike Textverkürzung, deren Techniken und Praktiken, ein Buch von rund 800 Seiten füllen. Doch der leserfreundlich gestaltete Sammelband umfasst die reiche Ernte von drei Workshops und greift thematisch weit über das hinaus, was man gemeinhin unter «Epitome» versteht. Die 26 Beiträge sind in sechs Abteilungen («Theorie der Verkürzung», «Grammatik und Lexikographie», «Verknappung in literarischen Texten», «Historische Abrisse», «Naturwissenschaftliche Enzyklopädien» und «Virtuelle Bibliotheken») untergebracht, wobei sich einzelne Aspekte hin und wieder überschneiden. Dies gilt z.B. für den Bereich der Autoepitome, deren Rechtfertigung und kritische Beurteilung in der Antike aus theoretisch-hermeneutischem Blickwinkel hinterfragt (M. Dubischar und M. Mülke) und am konkreten Beispiel von Ciceros Reden (A.R. Dyck), von Laktanz (H. Inglebert) und teilweise auch Galen exemplifiziert wird. Das Spannungsfeld von Quellenforschung und Würdigung textlicher Komprimierung als eigenständiges Werk kommt mehrfach zur Sprache, so beim fragmentarischen Zustand der hellenistischen Philosophie (J. Mansfeld) und Historiographie (G. Schepens; B. Bleckmann), dem Cento (M. Formisano/C. Sogno) sowie den Vorlagen von Hand- und Schulbüchern, so bei naturwissenschaftlichen Werken (P. van der Eijk; O. Hellmann) und der Grammatik (P. Swiggers/A. Wouters; A. Luhtala). Fallbeispiele aus byzantinischen Wörterbüchern erschliessen auch methodisch das dornige Gebiet der antiken Lexikographie (St. Matthaios). Breiten Raum nehmen die literaturkritischen Überlegungen zu den Hypotheseis ein (Chr. Reitz für Homer; J. Mossman für Euripides; P. von Möllendorff für Aristophanes) sowie zu den historischen Abrissen (J. Chaplin für die *Periochai* des Livius; J. Yardley für Justins Epitome von P. Trogus). Mit Verknappung von Originalen thematisch verwandt sind der künstlerische Einbezug von Anekdoten, Gnomen, Zitaten usw. in gelehrte Konversationsliteratur (J. König und M. Beck für Plutarch) und der Aufbau von Anthologien (E. Bowie und R.M. Piccione für Stobaios); der *Bibliothek* des Photios ist gar eine kleine Monographie gewidmet (J. Schamp). Dem Begriff Textverkürzung untergeordnet werden auch Stilelemente wie raffende «Sprungfiguren» oder Techniken, welche man in die Nähe von Abbruchsformeln rückt (M. Hose für die griechische Lyrik; T. Whitmarsh für den griechischen Roman).

Die Lektüre im breitgefächerten Gebiet ist anregend und ermutigt durch die weiterführenden Sonderbibliographien zur intensiveren Bestellung eines fruchtbaren Forschungsfeldes.

Margarethe Billerbeck

Claudio Gallazzi/Bärbel Kramer/Salvatore Settis (Hrsg.): **Il Papiro di Artemidoro (P.Artemid.)**.

Con la collaborazione di G. Adornato, A. C. Cassio, A. Soldati. Edizioni Universitarie di Lettere Economia Diritto, Mailand 2008. Im Schubert: 1 Textbd., 630 S.; 1 Tafelbd. mit 40 Tafeln (davon 16 farbig); 2 Reproduktionen 1:1 (schwarz-weiß und farbig), je recto und verso, 264 × 34,5 cm; 1 DVD.

Die überaus aufwendige Publikation gilt einem wahrhaft aussergewöhnlichen Papyrus. Er zeigt eine Erst- und eine Zweitverwendung, bevor er schliesslich zu Mumienkartonage verarbeitet wurde. Sein Hauptinteresse sind die Zeichnungen: recto aus der Erstverwendung eine zum Text gehörige Landkarte, notabene die älteste uns aus der griechisch-römischen Antike erhaltene, und aus der Zweitverwendung Studien menschlicher Köpfe, Hände und Füße; verso Studien exotischer und teilweise phantastischer Tiere (z.B. Πανθηροκορκόδειλο[ι]). Aber auch die fünf Textkolumnen sind wichtig: Sie bieten das Ende eines merkwürdig pompösen Vorwortes und den Beginn eines Kapitels über Spanien, das wegen eines sehr ähnlichen Zitats dem 2. Buch der *Geographie* des Artemidor von Ephesus zugeschrieben wurde. Der Schreiber liess absichtlich Platz für die Karte. Diese erste Verwendung wurde aber noch vor deren Fertigstellung abgebrochen, und später wurde der Papyrus, auch seine Rückseite, für Zeichnungsskizzen verwendet. Die Mumienkartonage mit dem Papyrus wurde wahrscheinlich im frühen 20. Jh. gefunden, gelangte in den privaten Handel und so über einen ägyptischen Sammler nach Deutschland. Wissenschaftliche Publikationen erschienen ab 1999. Im Jahre 2004 wurde er für 2,75 Mio. € von der Kulturstiftung des Banco di San Paolo in Turin angekauft (54), die inzwischen auch die vorliegende Ausgabe und verschiedene weitere wissenschaftliche Anstrengungen finanziert

hat. Am 8.2.2006 wurde der Papyrus im Palazzo Bricherasio, Turin, erstmals öffentlich gezeigt. Seither hat er für erhebliche Unruhe gesorgt, insbesondere durch Luciano Canfora, der in Zeitungsartikeln (erstmalig im *Corriere della Sera*, 14.9.2006), Aufsätzen und den Monographien *The true history of the so-called Artemidorus Papyrus, with an interim text* (Bari 2007), *Il papiro di Artemidoro* (Rom/Bari 2008) und neuerdings *Artemidorus Ephesius. P.Artemid. sive Artemidorus personatus* (Bari 2009) den Papyrus für eine Fälschung erklärt hat und an seiner Haltung festhält. Diese erfährt aber viel gewichtigen Widerspruch, so auch auf S. 57–60 in der hiesigen Edition, die die Diskussion in jeder Hinsicht – Papyrus, Text, Karte, Zeichnungen – auf eine bedeutend solidere Basis gestellt hat. Sehr lesenswert ist jedoch noch immer die Darstellung des Gelehrtenstreites durch Peter Parsons im *Times Literary Supplement* vom 22.2.2008, unmittelbar bevor im März 2008 die hiesige Edition erschien und zeitgleich Laboranalysen publiziert wurden, die zeigten, dass mindestens das Papyrusmaterial echt ist (C-14: ca. Mitte 1. Jh. n. Chr.) – und woher sollte ein Fälscher 240 cm blanken antiken Papyrus genommen haben? Doch auch abgesehen von der Fundamentalkritik seitens Canforas und seiner Mitstreiter wird vieles kontrovers diskutiert, erstens die Karte, die ohne Parallele ist, zweitens der erste Text, bei dem aus sprachlichen und inhaltlichen Gründen von vielen bezweifelt wird, dass er den Originalwortlaut des Artemidor darstellen kann, und drittens auch Stil und Qualität der Zeichnungen. Weitere Kolloquien und Kongresse fanden am 13.3.2008 in Berlin, am 13.6.2008 in Oxford, am 15.11.2008 in Pisa und am 29./30.4.2009 in Rovereto statt. Demnächst wird eine wichtige Rezension von Richard Janko in *Classical Review* erscheinen. Wir dürfen weiterhin gespannt sein!

Rudolf Wachter

Les papyrus de Genève. Quatrième volume, nos 147–205. Textes littéraires, semi-littéraires et documentaires publiés par Sarah Gaffino Moeri, Sophie Gällnö, Noémie Poget et Paul Schubert avec des contributions de Bertrand Bouvier, Christelle Fischer Bovet, Clarisse Miazza, Enrico Norelli, Alexandre Solcà, Martin Steinrück, Claude Wehrli (†). Bibliothèque de Genève, Genève 2010. xx, 376 p., 74 planches.

Une équipe de collaborateurs réunis autour de Paul Schubert signe ici le quatrième volume de la collection des papyrus de la Bibliothèque de Genève (*P.Gen.* IV), consacré à une sélection de textes et de documents datant pour la plupart d'époque tardive (IV^e–VIII^e s.), avec quelques pièces plus anciennes (II^e–III^e s.). Le volume comporte au total 59 papyrus (au sens large), dont 46 inédits et 13 parus antérieurement dans des publications éparses. Ils sont répartis en trois catégories. 1) Les textes littéraires ou semi-littéraires de contenu chrétien (no. 147 à 154) comportent 8 pièces, toutes inédites, parmi lesquelles on signalera en particulier un intrigant commentaire écrit en marge d'un codex du *Psaume* 36 et commentant une citation de *Lc* 1,26–32 (no. 148–149), un extrait des *Homélies sur l'Hexaéméron* de Basile de Césarée (no. 152) qui est l'unique attestation sur papyrus de ce texte en dehors de *P.Rein.* II,62, ainsi qu'une pièce étonnante datée du VIII^e s. reproduisant en recto-verso sur une pierre calcaire le texte du symbole de Nicée-Constantinople (no. 154). 2) Parmi les textes littéraires ou semi-littéraires de contenu profane (no. 155–160) figurent six pièces, dont trois inédites: un texte médical (no. 156), l'éloge d'un défunt (no. 159) et un exercice scolaire contenant des passages d'Isocrate et confirmant par là l'immense popularité dont jouissait l'orateur athénien dans la pédagogie antique même à une époque aussi tardive (no. 160), ainsi que trois pièces reprenant des publications antérieures, notamment un poème astrologique d'Anoubion de Diospolis (no. 157) et d'importants fragments d'une *Blemyomachie* en hexamètres (no. 158). 3) La catégorie des textes documentaires (no. 161 à 205) comporte 45 papyrus (dont 35 inédits) de contenu très varié illustrant la vie quotidienne en Égypte à l'époque tardive: lettres privées, lettres d'affaires, contrats divers, ordres de paiement, prêts, reconnaissances de dettes, reçus, liste d'impôts, etc.; un document amusant est constitué par le brouillon d'une plainte contre deux voleurs (no. 183), avec son récit rocambolesque écrit dans un style emphatique. On signalera aussi que les 45 textes documentaires ont été soumis par les éditeurs à une petite étude typologique, présentée dans l'introduction, dont les résultats ont permis de vérifier les constatations faites par le papyrologue français Jean-Luc Fournet à propos des pratiques sribales à l'époque tardive.

Il est impossible de rendre justice en quelques lignes à l'immense et minutieux travail fourni par les éditeurs de ce volume. On soulignera cependant la qualité exemplaire de leur édition. Chaque papyrus (mis à part ceux déjà publiés ailleurs, dont la présentation est plus succincte) reçoit (a) un lemme avec les indications usuelles (numéro d'inventaire, taille, date, provenance, planche, références bibliographiques), ainsi qu'une courte description de l'état de conservation, (b) une présentation générale du document, (c) le texte grec avec un appareil critique, (d) une traduction française, (e) un commentaire détaillé ligne par ligne. Tirant profit avec bonheur des outils électroniques disponibles aux papyrologues, les éditeurs sont en mesure de situer chaque document dans un contexte plus large et de dresser, pour la plupart d'entre eux, des listes de parallèles extrêmement utiles et précieuses pour le lecteur intéressé. La consultation du volume est en outre facilitée par la présence d'une bibliographie et de deux index très commodes, l'un pour les textes littéraires, l'autre pour les textes documentaires, le second subdivisé en rubriques à la façon des volumes des *Oxyrhynchus Papyri*. Le volume est aussi accompagné d'un fascicule séparé contenant les planches en noir/blanc de tous les papyrus, ce qui permet au lecteur de confronter de façon commode le texte édité à la photo du papyrus. Les planches sont de très bonne qualité, même si certaines ont dû être fortement réduites, ce qui rend leur lecture moins facile. Cet inconvénient est toutefois mineur dans la mesure où les photos de tous ces papyrus sont désormais disponibles (et en couleurs!) sur le site internet de la collection des papyrus de la Bibliothèque de Genève (www.ville-ge.ch/musinfo/bd/bge/papyrus/index.php).

En résumé: une publication exemplaire d'une équipe compétente!

Thomas Schmidt

Evanthia Tsitsibakou-Vasalos: Ancient Poetic Etymology. The Pelopids: Fathers and Sons (Palingenesia, Bd. 89). Franz Steiner, Stuttgart 2007. 257 S.

Nach der Begründung der modernen wissenschaftlichen Etymologie vor allem durch August Friedrich Pott (1833/36) und ihrer Erweiterung um die Bereiche der Wortgeschichte und der Wortbildung im 20. Jh. wird Etymologie im umfassenden Sinne heute von der modernen Literaturwissenschaft entdeckt (s. etwa Stefan Willer: *Poetik der Etymologie: Texturen sprachlichen Wissens in der Romantik*. 2003). Den Grundstein dazu hat Ernst Robert Curtius gelegt mit Kapitel XIV «Etymologie als Denkform» seines Buches *Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter* (1948). Die neue Tendenz erfasst jetzt auch die Etymologie in der Antike, die im übrigen – als weitgehend synchrones Phänomen – schon länger von der modernen Linguistik in den Blick genommen worden ist (s. dazu etwa Clemens-Peter Herbermann: «Antike Etymologie», in: Peter Schmitter (Hg.): *Sprachtheorien der abendländischen Antike*, (1991) 353–376). In diesen Kontext ist das hier anzuzeigende Buch zu stellen, das auch an neue Perspektiven der Homerwissenschaft anknüpfen will, «such as performance, reception, composition, and narratology» (7). Nach Einleitungskapiteln zur Namentheorie sowie zur Etymologie heute und in der Antike ist der Hauptteil der etymologischen Ausdeutung des Namens Pelops und der Namenssysteme mythischer Väter und Söhne v.a. durch die archaischen und klassischen Dichter und Platon gewidmet. Leider unterscheidet die Autorin selber nicht immer genügend deutlich zwischen den beiden Arten von Etymologie. So ist es unhaltbar zu schreiben (37): «ἀνέμοιο δυσσαέος (*Il.* 5,865) and ἄνεμος ζαῆς (12,157): both words are derived from ἄνημι». In diesem Fall ist auch einem Homer ausser vielleicht einer simplen Alliteration ἀνεμ- -ἀ(ν)η- kaum etwas aufgefallen und jedenfalls keine (par)etymologische Verknüpfung in den Sinn gekommen. Überhaupt fragt sich der Leser – bei allem Verständnis für die seit der Antike beliebte Jagd auf solche Fälle –, ob davon den Dichtern tatsächlich so viele, wie die Scholiasten und die Autorin glauben, vorgeschwebt haben, und sei es nur unbewusst. Zweifel kommen auch etwa in Fällen wie *Il.* 2,776 ἐλεόθρεπτόν τε σέλινον auf (37), wo der Scholiast das *s* von σέλινον ja durch Rebus-Etymologie rechtfertigt (σεύομαι + ἔλος), eine wohl im Hellenismus etablierte und auch später noch sehr beliebte etymologische Methode; dass diese auf dem Buchstabenprinzip beruhende Methode schon in homerischer Zeit bekannt war, ist höchst unwahrscheinlich (im vorliegenden Vers ist denn auch kein weiteres *s* vorhanden), und von der uns heute selbstverständlichen historisch-vergleichenden Phonologie (ἐ- < *se-) oder gar der Verwandtschaft von ἔλος mit skt. *saras*- n. «Teich, See» (uridg. *selos seles-) hatte die Antike noch keine Ahnung. Noch zweifelhafter sind schliesslich vage semantische Assoziationen wie in *Il.* 20,164 λέων ... 172 γλαυκιδών, wo die Autorin (37) einen Zusammenhang sieht, weil «both words derive from

a verb signifying vision, λάω – γλᾶύσσω» (letzteres ein obskures Glossenwort). Doch am Phänomen der etymologischen Figuren selber, am Erklärungspotential jedes unzweifelhaften Falles für seinen literarischen Kontext und damit auch an der prinzipiellen Berechtigung der erwähnten «Jagd» besteht kein Zweifel.

Rudolf Wachter

Frédérique Biville/Daniel Vallat: Onomastique et intertextualité dans la littérature latine. Actes de la journée tenue à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée – Jean Pouilloux le 14 mars 2005 (Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 41. Série linguistique et philologique 5). Maison de l'Orient et de la Méditerranée, Lyon 2009. 233 p.

L'onomastique latine – surtout poétique – est un lieu d'*inconcinuitas*. Le nom propre y représente le plus souvent une tache de grec là où l'on ne lit que du latin. Les contributeurs à ce recueil abordent ce difficile problème par un biais intertextuel qui les amène à en considérer les aspects d'adéquation contextuelle, de provenance générique et de jeux de signifiants. Un des points notables abordés touche au rôle de marqueur d'intertextualité que le nom propre joue parfois, par le fait même de cette *inconcinuitas* suscitée par son allogénie. L'intrinsèque vide référentiel du nom propre lui permet de s'incarner en types et métaphores stables dont les emplois sont également considérés, notamment dans une poésie postclassique dont les usages onomastiques typés dénotent la très forte rhétorisation. Dans le domaine de l'intertextualité pure, on notera une attention portée à l'influence des scholiastes sur les choix effectués par des auteurs dont l'érudition ne néglige pas la seconde main. Le cas virgilien est étudié de près par J.C. Jolivet (79–93) et approfondi par M. Béjouis-Vallat (165–193). On lira avec amusement le piquant article que C. Nicolas (109–120) consacre aux moyens que se donne Ovide d'apposer sa signature dans les *Héroïdes*. L'auteur part à la recherche des anagrammes du type *OSAN / NASO* et les trouve. L'exercice est plutôt probant, mais il n'est pas sans risque; Saussure, jadis, s'y consuma... O. Thévenaz évoque Sappho (121–142). Les jeux de présence auctoriale, la valeur authenticatrice des noms propres ainsi que leur rôle dans l'élaboration poétique nouvelle d'une poésie archaïque font le tissu de sa contribution. On lira ce volume pour sa richesse et pour le regard qu'il amène à porter sur un objet linguistique jusqu'alors délaissé par une critique portée aux choses plus visibles. Il reste parfois que la lecture des poètes donne cette impression fort peu intertextualiste qu'ils ont une esthétique du nom propre grec qu'ils emploient pour son exotisme, comme un simple élément d'*ornatus*, comme une chose décorative, une *strass* phonique.

Carole Fry

Denis Knoepfler: La Patrie de Narcisse. Un héros mythique enraciné dans le sol et dans l'histoire d'une cité grecque (Collection du Collège de France). Odile Jacob, Paris 2010. 238 p.

Ce petit livre, que Denis Knoepfler qualifie d'essai dans son avant-propos, est issu d'une conférence que son auteur avait donnée il y a trois ans à la Chaux-de-Fonds. Il s'agit en fait d'une enquête historique, épigraphique et archéologique sur les origines du mythe de Narcisse, qui est connu surtout par Ovide mais dont l'auteur veut démontrer qu'il est beaucoup plus ancien et qu'il remonte même à l'époque archaïque. Cette enquête est constituée de sept chapitres assez brefs, complétés chacun par une bibliographie commentée qui permet au lecteur de retrouver pas à pas, en remontant dans le temps, les traces de Narcisse, en commençant par la «source de Narcisse», près de Thespies, et le tombeau de Narcisse l'Érétrien près d'Oropos pour finir à Érétrie, où deux inscriptions mises au jour en 1973 et en 1975 ont fait connaître l'existence dans cette cité d'une tribu (phylè) *Narkittis*. Comme les tribus d'Athènes, cette tribu *Narkittis* d'Érétrie a dû être nommée ainsi d'après un héros mythique local *Narkittos*. L'auteur termine son enquête en mettant ce héros érétrien en relation avec Artémis Amarousia, dont il pense avoir localisé le sanctuaire lors de fouilles récentes faites sous sa direction à une dizaine de kilomètres à l'est de la cité d'Érétrie. Si cette localisation est correcte, ce que je crois très probable, cette découverte pourrait se révéler une contribution majeure de notre collègue neuchâtelois à l'histoire de la cité eubéenne, dont on rappellera qu'elle a été une des plus importantes des cités du monde grec à l'époque archaïque.

Adalberto Giovannini

Jean Perrot (Hrsg.): **Le palais de Darius à Suse – Une résidence royale sur la route de Persépolis à Babylone**. Presses de l'Université Paris-Sorbonne, Paris 2011. 520 S.

Der hier vorzustellende, opulent aufgemachte Sammelband bietet einen zusammenfassenden Überblick über Susa in achämenidischer Zeit. Einleitend befasst sich P. Briant, insbesondere unter Hinzuziehung von Texten aus Persepolis und Babylon, mit der Funktion der Stadt, ihren Verbindungen in verschiedene Reichsprovinzen, der Bewegung von Arbeitskräften und dem Transport von Steuerabgaben. Im darauffolgenden Kapitel widmet sich F. Vallat dem Neugründer Susas, Dareios I. In den heftig umstrittenen Fragen seiner Legitimität und religiösen Positionen favorisiert er eine Lösung, die Dareios zum legitimen Prätendenten macht und die Entwicklung der altpersischen Schrift vor seine Herrschaftszeit verlegt. In einem späteren Kapitel legt derselbe Autor die wichtigsten Achämenideninschriften aus Susa vor.

N. Chevalier referiert die lange Geschichte der Susa-Grabung von 1850 bis 1967. Es folgt ein Überblick von J. Perrot über das «programme franco-iranien» der Jahre 1969–1979, in dessen Verlauf die Dareiosstatue zutage kam. Diesem Sensationsfund ist ein Beitrag von J. Yoyotte gewidmet, der das ursprünglich in Ägypten aufgestellte Bildwerk vorrangig aus ägyptischer Sicht behandelt und deutet. D. Ladiray gibt einen Überblick über die Grabungsbefunde an den wichtigsten achämenidenzeitlichen Bauwerken; A. Hesse ergänzt diesen um die Ergebnisse der geophysikalischen Prospektion im Bereich der Fundamentierungen. J. Perrot berichtet über die Bemühungen um Restaurierung und virtuelle Rekonstruktion der Gebäude. Eigene Kapitel behandeln die reichen Glasurziegelfunde (A. Caubet) und andere Fundobjekte (P. Amiet). R. Boucharlat stellt die Grabungsbefunde im Bereich der Palastbauten auf der gegenüberliegenden Seite des Chaour vor. Zwei Kapitel mit Versuchen einer Einordnung der Stadt (R. Boucharlat/H. Gasche) und ihres wichtigsten Bauherrn Dareios' I. (J. Perrot/J. Soler) in grössere Zusammenhänge runden diesen vorzüglichen Band ab. Er wird auf absehbare Zeit das Standardwerk für das achämenidenzeitliche Susa bilden.

Bruno Jacobs

Marianne Coudry/Michel Humm (éd.): **Praeda. Butin de guerre et société dans la Rome républicaine / Kriegsbeute und Gesellschaft im republikanischen Rom** (Collegium Beatus Rhenanus 1). Franz Steiner, Stuttgart 2009. 294 p.

Ce livre a plusieurs mérites. Tout d'abord, il traite d'un sujet qui a rarement été abordé en tant que tel dans les ouvrages scientifiques: le butin dans l'Antiquité gréco-romaine (essentiellement à l'époque hellénistique/républicaine). Ensuite, contrairement à ce que son titre donne à penser, il témoigne d'une volonté très claire de dépasser les clivages – hélas encore trop fréquents – entre Histoire grecque et Histoire romaine, tant par les thèmes des différentes contributions qui le composent que par la démarche historique globale qui anime plusieurs d'entre elles. Enfin, sans accorder une place excessive à la discussion des théories modernes existantes, les divers auteurs se sont essentiellement concentrés sur une lecture et une exploitation des sources antiques. Certaines contributions sont particulièrement intéressantes – on mentionnera notamment celles de M. Coudry sur le partage du butin et sur l'or coronaire, de M. Tarpin sur les *manubiae*, l'excellente mise au point de M. Humm sur l'exhibition du butin dans la Rome médio-républicaine (qui met en évidence la profonde influence des pratiques grecques sur la Rome du IV^e siècle), l'enquête éclairante d'E. Stoffel sur le pillage de Syracuse en 211, les synthèses rigoureuses d'E. Collas-Heddeland sur la libération des prisonniers de guerre ou de J. von Ungern-Sternberg sur les «réparations de guerre». On y aborde aussi, avec un peu moins de bonheur peut-être, la vente du butin dans le monde grec à l'époque hellénistique (A. Jacquemin) et les liens entre le butin d'Art et le prestige des généraux de la République (S. Holz).

L'intérêt suscité par cet ouvrage tient aussi au fait que, sur certains points, les différents contributeurs ne s'accordent pas forcément entre eux, amenant le lecteur à une réflexion critique sur les thèmes abordés et, parfois, sur l'interprétation des sources elles-mêmes. Ainsi, à une conception très légaliste, chez M. Coudry, du droit du butin dans la Rome républicaine, répond une approche anthropologique plus concrète chez M. Tarpin. On regrettera parfois, cependant, que, dans les contributions qui, à juste titre, mettent en évidence les liens entre l'exhibition du butin et le prestige politique de la *nobilitas*, on ait quelque peu négligé le rôle que les Romains (comme les Grecs, d'ailleurs) attribuaient aux dieux dans l'obtention de la victoire: exposer son butin ou l'utiliser pour

construire un temple devait, de toute évidence, illustrer de manière forte le soutien apporté par la divinité aux prétentions qu'avaient les uns et les autres à gouverner l'État. *Michel Aberson*

Isabelle Cogitore: Le doux nom de liberté. Histoire d'une idée politique dans la Rome antique (Ausonius Éditions – Scripta Antiqua 31). Ausonius – Maison de l'Archéologie, Pessac 2011. 343 S., 20 Abb.

In betontem Gegensatz zu den Arbeiten von Chaim Wirszubski (*Libertas as a political idea at Rome during the late republic and early Principate*, Cambridge 1950; dt. Übers. Darmstadt 1967) und Jochen Bleicken (*Staatliche Ordnung und Freiheit in der römischen Republik*, Kallmünz 1972) mit ihrem Interesse an den juristischen und staatsrechtlichen Problemen hat sich Isabelle Cogitore (C.) in ihrer Habilitationsschrift vorgenommen, den Begriff *libertas* in seinen philologischen Aspekten zu untersuchen. Sie tut dies in drei Kapiteln. Zunächst gilt ihre Aufmerksamkeit allgemein den mit *libertas* verbundenen Konnotationen, dann verfolgt sie chronologisch den Begriff vom Beginn der römischen Republik bis in die Zeit des frühen Prinzipats, um abschliessend sich den Symbolen der Freiheit zu widmen.

C. ist eine gute Philologin, wie sich an der Vielzahl von feinsinnigen Beobachtungen zu einzelnen Stellen aus der lateinischen Literatur zeigt. Ihre Arbeit ist gut lesbar und bietet ein buntes Kaleidoskop aller möglichen Verwendungen des Begriffs. Allerdings hat die Konzentration auf diese isolierten Passagen auch ihren Preis. Nirgends wird eine Definition gegeben, was *libertas* nun eigentlich bedeutet. Und das wichtigste Ergebnis des ersten Kapitels: *libertas* sei durch ihre «fragilité» gekennzeichnet, sieht gänzlich von der doch naheliegenden Überlegung ab, dass von «Freiheit» vor allem dann die Rede ist, wenn sie in Gefahr gerät. Zu wenig ist auch bedacht, dass viele Begriffe polysemantisch in mehreren Bereichen eingesetzt werden, ohne dass notwendig der eine auf den anderen abfährt. Wenn von der «Liebe zur Freiheit» oder auch von *libertatis cupiditas* die Rede ist, so hat das im allgemeinen – Überschneidungen im Einzelfall müssten genau herausgearbeitet werden – nichts mit dem «*lexique de l'amour*», erst recht nicht mit einem «*désir charnel*» zu tun (23).

Der chronologische Durchgang konzentriert sich zunächst auf den Beginn der Republik und den Ständekampf und betrachtet dann die späte Republik von den Gracchen bis Caesar. Einen wesentlichen Wendepunkt setzt C. mit den Iden des März und ihren unmittelbaren Folgen an, die die Problematik der Freiheit neu akzentuiert hätten und zugleich durch Ciceros Reden und Briefe (wozu etwas überraschend die *Controversiae* des älteren Seneca gefügt werden: 126–130) zeitgenössisch besonders gut überliefert sind. Das ist sicher richtig, dennoch ist der Einschnitt problematisch, weil Cicero notorisch schon in den 50er-Jahren die gefährdete oder sogar verlorene Freiheit beklagte, wozu erst recht mit der Diktatur Caesars Anlass bestand. Zuzugeben ist freilich, dass der «Kampf» um die Freiheit in den Jahren 44/43 in ganz besonderem Masse auf die Tagesordnung gelangt ist. Problematisch ist auch die Unterbewertung der Rolle des Freiheitsbegriffs in der Gracchenzeit. Hier ist der Mangel an zeitgenössischer Überlieferung zu bedenken, der allzu leicht zu Argumenten *e silentio* führen kann. So ist der Begriff des *vindex libertatis* gewiss erst bei Cicero belegt (115–119), es spricht aber vieles dafür, dass er für das Handeln eines Scipio Nasica im Jahre 133 massgebend gewesen ist. Und zu einer Einzelheit: Die Auffassung, dass Horaz in der Schlussstrophe von *Carmen* 2,1 den Asinius Pollio zur leichten Muse bekehren wolle (185f.), sollte sofort wieder zu den Akten gelegt werden.

Auf ihrem eigentlichen Gebiet ist C. in der Zeit des frühen Prinzipats, in der sie die stets gefährdete Position der *libertas* gegenüber dem Princeps gut darstellt. Ihre episodische Betrachtungsweise eignet sich auch sehr für die Behandlung der Symbole der Freiheit im dritten Abschnitt, seien es die Häuser oder öffentlichen Orte, seien es die Freiheitshelden von Cato bis Thræsea Paetus. Hierbei arbeitet sie auch sehr schön die herausragende Rolle der Frauen bei der Traditionswahrung heraus.

Jürgen von Ungern-Sternberg

Fabian Goldbeck: Salutationes. Die Morgenbegrüssungen in Rom in der Republik und der frühen Kaiserzeit (Klio Beihefte 16). Akademie Verlag, Berlin 2010. 325 p.

Cette thèse rédigée sous la direction d'Aloys Winterling a pour sujet le rituel des visites matinales que se faisaient les uns aux autres les membres de l'aristocratie sénatoriale à l'époque républicaine et qui devinrent à partir d'Auguste des actes d'allégeance à l'empereur et à la maison impériale. Comme on le sait par Sénèque, c'est C. Gracchus qui développa systématiquement cette pratique pour en faire un instrument politique et qui fut imité par tous les personnages importants de la société romaine.

L'ouvrage est divisé en trois parties. Dans la première partie, intitulée «Vorüberlegungen», l'auteur choisit la notion d'«Interaktion» pour désigner la relation qui s'établit entre celui qui rend visite et celui qui reçoit la visite, fait un inventaire des sources qui nous renseignent sur cette pratique, notamment le *Commentariolum petitionis* attribué au frère de Cicéron, et donne un aperçu de la recherche moderne sur la relation de patronage et de clientèle dont fait partie la pratique de la *salutatio*. Dans la seconde partie, il analyse les *realia* de la *salutatio*, mettant surtout en évidence le nombre élevé de visiteurs chez les personnages les plus importants, faisant de ces visites un phénomène de masse. Il souligne le rôle des *nomenclatores* qui soufflaient au maître de maison le nom des personnes qui venaient le saluer et décrit le cadre dans lequel se faisait la *salutatio*, c'est-à-dire la *domus urbana*. Dans la troisième partie, qui est consacrée à l'histoire de la *salutatio*, l'auteur tente de démontrer qu'il n'y a pas d'attestation de celle-ci avant C. Gracchus, qui serait le véritable inventeur de cette pratique, tout en admettant que d'une certaine manière ce genre de visite de courtoisie se faisait déjà avant lui.

L'auteur n'explique pas vraiment pourquoi la *salutatio* a pris une telle importance au dernier siècle de la République alors qu'il n'en est pratiquement pas question avant les Gracques. Je suis persuadé, contrairement à lui, que la *salutatio* a été une coutume très ancienne qui faisait naturellement partie des relations entre patrons et clients. Ce qui a donné à cette coutume l'ampleur que l'on observe au dernier siècle de la République, c'est l'enrichissement de la classe dirigeante avec ses conséquences, la brigue électorale, des jeux de plus en plus fastueux et onéreux, des banquets, etc., évolution que les lois somptuaires et les lois contre l'*ambitus* ont vainement tenté de freiner et de réglementer.

Adalberto Giovannini

Linda-Marie Günther (éd.): *Herodes und Jerusalem*. Franz Steiner Verlag, Stuttgart 2009. 150 p.

Linda-Marie Günther (G.), qui a publié en 2005 une monographie sur Hérode le Grand, a organisé l'année suivante un colloque sur Hérode et Rome, dont les Actes ont été publiés l'année suivante par le Franz Steiner Verlag. L'ouvrage qu'elle édite maintenant réunit les Actes d'un deuxième colloque qu'elle a organisé en 2007 sur Hérode et les Juifs, les deux colloques étant évidemment complémentaires l'un de l'autre. Comme il arrive parfois dans les colloques, la qualité des contributions est très inégale. K. Bringmann pose clairement, dans la première contribution des Actes («König Herodes und die Juden») le problème fondamental du sujet, qui est celui de la légitimité d'Hérode. On ne peut pas en dire autant de celle de B. Eckhardt («Herodes und die Hasmonäer»), qui traite en principe du même problème, mais qui n'a pas les connaissances ni la vue d'ensemble nécessaires pour le traiter avec compétence et dont je m'étonne qu'il ne se réfère pas une seule fois à Schürer, qui est pourtant fondamental (j'ai cru comprendre que l'auteur est un jeune chercheur). On est surtout déçu de celle d'E. Baltrusch («Herodes, Rom und die jüdische Diaspora»), qui sur la base de la rencontre entre Agrippa et Hérode en 14 av. J.-C. attribue à Hérode un rôle important dans la protection des Juifs de la diaspora: ce faisant, B. ne mentionne pas une seule fois César, dont on sait pourtant par Flavius Josèphe et par d'autres sources que c'est à lui que les Juifs de la diaspora doivent le droit d'avoir pu, jusque dans l'Antiquité tardive, vivre selon leurs lois et leurs coutumes, et il ne mentionne pas non plus une seule fois Auguste, dont on sait pourtant également par Flavius Josèphe et par d'autres sources que c'est lui qui a contraint les Grecs à respecter ces droits des Juifs, d'abord lorsqu'il était triumvir et ensuite après être devenu le maître de l'empire. Les quatre contributions restantes sont heureusement d'un bien meilleur niveau. P. Wick («König Herodes: Messiasanwärter, Pharao, Antichrist») fait une comparaison entre Hérode tel que le présente l'Évangile de Matthieu et l'Hérode de Flavius Josèphe

et arrive à la conclusion qu'il n'y a pas vraiment de contradiction entre les deux, insistant notamment sur la signification politique de la reconstruction du Temple. A. Lichtenberger («Bilderverbot oder Bildvermeidung: Figürliche Darstellungen im herodäischen Judäa»), particulièrement intéressant pour un historien qui n'est pas un spécialiste de l'archéologie, montre qu'à l'époque d'Hérode il n'y a pas vraiment d'interdit contre la représentation d'êtres vivants mais néanmoins une certaine retenue. La contribution de G. («Herodes, sein Sohn Antipater und die jerusalemische Aristokratie») concerne un fils d'Hérode qui aurait été le fils de sa première épouse, qui semble avoir été une Hasmonéenne, et qui fut éliminé à la mort de son père. Celle de H. Bloedhorn enfin («Die Umgestaltung der Stadt Jerusalem durch Herodes») met en évidence l'expansion considérable de la cité dans la première moitié du 1^{er} siècle avant notre ère (donc avant Hérode) et la contribution d'Hérode lui-même à son urbanisation.

Adalberto Giovannini

Armin Eich (Hg.): **Die Verwaltung der kaiserzeitlichen römischen Armee.** Studien für Hartmut Wolff (Historia Einzelschriften 211). Franz Steiner, Stuttgart 2010. 210 S.

Gegenstand dieses interessanten und ergiebigen militärgeschichtlichen Sammelbands, der aus einer Passauer Tagung zu Ehren von Hartmut Wolff hervorging, ist die Verwaltung der Armee des römischen Imperiums einerseits im Hinblick auf institutionelle Gegebenheiten und Entwicklung, andererseits als Vorbild für andere Bereiche staatlichen Handelns. Methodisch und begrifflich grundlegend ist der einleitende Artikel von Armin Eich, der allgemeine Merkmale von Verwaltung wie Schriftlichkeit der Kommunikation, Effizienzorientiertheit, Existenz eines stabilen Apparats, Finanzierung durch den Staat und weitere diskutiert und daraus die für den Band verbindlichen Fragestellungen ableitet. Die römische Armee hatte den Beiträgen von Konrad Stauner und Peter Herz zufolge eine äusserst differenzierte Administration, die zahlreiche Funktionen wie die Gesundheitspflege, die Versorgung mit Kleidern oder Leder und die Ausbesserung von Waffen erfüllen und den Geldverkehr zwischen ihren Einheiten und den einzelnen Soldaten individuell wahrnehmen konnte. Besonders anregend sind die Aspekte – etwa in den Arbeiten von Bernhard Palme und Helmut Bender –, welche die Beziehungen zwischen den Legionen und der Zivilgesellschaft betrachten: Lieferung von Nahrungsmitteln auch über relativ grosse Distanzen, Fabrikation von Waffen und weiteren Gütern eröffneten privaten Produzenten einen lohnenden Absatzmarkt, die Armee ihrerseits ging den Statthaltern – hier gezeigt am gut dokumentierten Beispiel Ägyptens – beim Zensus oder der Feststellung des rechtlichen Status einer Person zur Hand. Werner Eck ermisst aus den wechselnden Zahlen von Militärdiplomen die flexible Rekrutierungspolitik des Reiches, Michael Speidel zeigt an ostkleinasiatischen Beispielen die umfangreichen Vorbereitungen für die Verschiebung grösserer Einheiten. Hartmut Leppin kann in einem originellen Text nachweisen, dass nach der Niederlage des Valens vor Adrianopel im Jahre 378 dessen Nachfolger Theodosius bei Rekrutierung dringend benötigter neuer Soldaten durchaus nicht nur zweckrationalen Argumenten folgte, sondern auch von der durch die Militärverwaltung gehüteten Tradition beeinflusst war, die eine strenge Auslese der Rekruten durchzuhalten versuchte. Der über Jahrhunderte bestehende und verfeinerte «Apparat» hatte also ein beachtliches Eigengewicht und ein nicht zu unterschätzendes Beharrungsvermögen.

Die Artikel sind kenntnis- und materialreich geschrieben, und der Band als Gesamtes wirkt durchaus kohärent: Für Militärgeschichtler (nicht nur der Antike) eine lohnende Lektüre.

Leonhard Burckhardt

Yann Le Bohec: Das römische Heer in der Späten Kaiserzeit. Aus dem Französischen von Antje und Gottfried Kolde. Franz Steiner, Stuttgart 2010. 309 S., 69 Abb. in Schwarzweiss.

Le Bohecs Werk, die deutsche Übersetzung eines französischen Originals, verfolgt die Geschichte der spätrömischen Armee sowohl chronologisch mit einer Übersicht über die politischen und militärischen Ereignisse der Periode von Diocletian bis ins frühe 5. Jh. n. Chr. als auch systematisch mit Diskussionen über einschlägige Probleme von Rekrutierung, Einteilung und Karriere der Soldaten sowie über strategische und taktische Fragen. Ein Kapitel über den Zusammenhang zwischen Militär und zivilem Leben, das sich primär mit Wirtschaft und Religion befasst, kommt hinzu. Die Arbeit ist mit grosser Kenntnis der Thematik und stupender Übersicht über die Literatur verfasst, oszilliert

jedoch eigenartig zwischen einem Handbuch und der Analyse von Forschungstendenzen, ohne den damit je verbundenen Ansprüchen völlig gerecht werden zu können. Für eine Darstellung ist sie zu sehr mit der Referierung von Forschungspositionen belastet, diese ihrerseits werden freilich sehr häufig mit wenig hilfreichen Pauschalurteilen abgetan, ohne dass auf ihre Argumentation genauer eingegangen werden kann. Nichtsdestotrotz bietet der Band einen faktengesättigten, informativen und gründlichen Überblick über die Militärgeschichte der Epoche, der dezidierte, aber ausgewogene und im allgemeinen plausible Urteile nicht scheut und den neuesten Forschungsstand reflektiert. Die Rolle, die dem Zustand und der Entwicklung der römischen Armee und ihren Angehörigen sowie ihrem Verhalten gegenüber den verschiedenen äusseren und inneren, d.h. insbesondere wirtschaftlichen und fiskalischen Herausforderungen bei den unterschiedlichen Schicksalen von Ost- und Westrom zukam, wird auf interessante und oft eigenwillige Weise beleuchtet. *Leonhard Burckhardt*

Elisabeth Herrmann-Otto: Sklaverei und Freilassung in der griechisch-römischen Welt (Studienbücher Antike 15). Georg Olms, Hildesheim/Zürich/New York 2009. 263 S.

In ihrem Studienbuch setzt sich E. Herrmann-Otto (H.-O.) mit einer auch heute kontrovers diskutierten Materie auseinander. In einer klaren, auf das Wesentliche beschränkten Einführung präsentiert H.-O. die einschlägigen Schriften zur Sklaverei in der Antike (16–34) und die moderne Rezeption der antiken Sklaverei als Gegenstand der Wissenschaft, aber auch als Bestandteil des politischen Diskurses (34–50). Im letzten Teil werden der historisch-soziologische Rahmen der jeweiligen Positionen kritisch beleuchtet und abschliessend die wichtige Erkenntnis formuliert, dass die Sklaverei in der Antike selbst kaum hinterfragt wurde und deshalb aus unserer modernen Werte nicht unter moralischen Gesichtspunkten analysiert werden soll (50). Im folgenden sind je ein Kapitel der griechisch-hellenistischen Welt (51–110) und der römischen Sklaverei (111–202) gewidmet, bevor abschliessend kurz auf die Veränderungen im spätrömischen Reich durch das Juden-Christentum und, in tiefschürfender Weise, durch die Praxis der «Begünstigung der Freiheit» (203–225) eingegangen wird. Eine kurze Zusammenfassung rundet die Studie ab (226–230). Zur Vertiefung der komplexen Materie stehen dem interessierten Leser schliesslich eine umfassende (wenn auch nicht exhaustive) Bibliographie und ein Register zur Verfügung. Hingegen hätten die beiden nachgestellten Abbildungen zu den Entstehungs- und Freilassungsarten der Sklaverei schon am Schluss der Zusammenfassung einen ihnen angemesseneren Platz gefunden. Eine Schwachstelle des Buches ist zweifellos das Unterkapitel, das der mykenischen Palastwirtschaft und den homerischen Fürstentümern gewidmet ist (2. 1., 51–60), wo sich Ungenauigkeiten (z.B. wird die mykenische Zeit mit 18./17.–12. Jh. v. Chr. angegeben oder die endgültige Niederschrift der homerischen Epen ins 9./8. Jh. gesetzt) und Problematisches (Unfreie hätten nur halb so viel Proviant bekommen wie die freien Pächter [52]; Zeit der dorischen Wanderung als historische Realität [54]; Verweis auf R. Schrotts Buch über Homer zusammen mit einem Verweis auf Degani, dem doch ein ganz anderes Gewicht zukommt als Ersterem [54 Anm. 6]; Art der Bestrafung des Ziegenhirten Melantheus, die doch literarisch zu werten ist: vgl. H. Mühlestein, *A&A* 25 [1979], 149–52 [58]) häufen. Ganz allgemein werden immer wieder spekulative Schlussfolgerungen eingestreut (z.B. grössere Desertionsgefahr bei frisch versklavten Kriegsgefangenen als bei altgedienten Sklaven [121], Arbeitserleichterungen für Frauen wahrscheinlich schon im Laufe der Schwangerschaft [157]). Ärgerlich sind ausserdem die zahlreichen bibliographischen Kurzzitate in den Anmerkungen, die in der Bibliographie nicht existieren (z.B. Schönberger 2000, Schneider 1997 [147 Anm. 99]; Zimmermann 1997 [162 Anm. 142]), und unnötig die politischen Seitenhiebe auf die marxistische Forschung Deutschlands (128, 132). Abzulehnen sind ebenfalls die Verweise auf (schnell veraltete) Internetseiten (Einleitung, Anm. 18, 86, 88, 89, 92, 93). Auch das Register vermag nicht zu überzeugen: So wird man z.B. auf den Bacchanalienprozess verwiesen, ohne dort mehr als das nackte Wort vorzufinden, oder unter «Tod» wird man auf Seiten verwiesen, wo mehrheitlich von Sklavinnen, Nachwuchs, Kinderzahl und der winkenden Freiheit die Rede ist (168–172), während andererseits lateinische Fachbegriffe wie *volones* oder *verna*, obwohl mehrfach verwendet, gar nicht aufgeführt sind. Schliesslich trüben auch die vielen Grammatik-, Rechtschreib- und Trennfehler das Lesevergnügen. Insgesamt kann man festhalten, dass sich das Buch an Studienanfänger und interessierte Laien wendet (7). Ihnen

soll der Einstieg in diese komplexe Materie erleichtert werden. Das gelingt weithin, wenn man auch die genannten Mängel damit nicht aus der Welt reden kann und noch weniger darf.

Orlando Poltera

Monika Frass: Antike römische Gärten. Soziale und wirtschaftliche Funktionen der Horti Romani (Grazer Beiträge, Zeitschrift für die klassische Altertumswissenschaft, Supplementband X). Horn, Vienne 2006. x, 507 p.

Ce travail, qui traite des jardins romains dans l'*Urbs* et le *suburbium*, a été publié par Monika Frass en 2006, sur la base de sa thèse d'habilitation, soutenue en 2002 à l'Université de Salzbourg. L'auteure y questionne la valeur sociale et économique des jardins de la région romaine de la République à l'époque impériale par le biais de la prosopographie. L'ouvrage rassemble une monographie de quelques deux cents pages sur les jardins de Rome, leurs propriétaires et les multiples fonctions de ces lieux, ainsi qu'un outil de travail conçu sous la forme d'un catalogue des personnes et de tableaux analytiques (203–379 et 381–477).

Dans la première partie (4–202), le premier chapitre définit différents modèles de jardins selon une catégorisation fonctionnelle (*horti* comme «funktionale Organisationseinheiten»). Trois types de modèles sont distingués: le jardin de plaisance («Lust- und Ziergärten», *horti voluptarii*), le jardin utilitaire («Nutzgärten», *horti utiles*) et le jardin qui combine ces deux fonctions (*horti utiles* liés aux *horti voluptarii*). L'auteure montre que dans l'Antiquité, en fin de compte, les deux fonctions, *utiles* et *voluptarii*, ne sont pas dissociées, s'opposant en cela à P. Grimal. Après cet exercice – toujours difficile – de la définition des jardins romains antiques, l'auteure les analyse en fonction de leur valeur et de leur utilité pour les propriétaires («Gärten als Wert- und Nutzobjekte»). Ainsi, ils font partie de l'économie romaine, constituant un bien prisé qu'on achète ou qu'on se procure de diverses façons, plus ou moins légalement. Outre leur valeur immobilière, les jardins sont aussi sources de profit («Horti/Hortuli und Gartenbau»): la récolte produite peut être destinée à la subsistance du propriétaire ou à une économie de marché. Les jardins sont aussi importants comme lieux de vie à Rome («Horti als Privat- und Öffentlichkeitsbereich»). Ils sont le théâtre d'événements tant publics que privés ou culturels, dont les sources majoritairement littéraires présentées par l'auteure témoignent, signifiant un engouement, voire une compétition entre les plus riches, pour la possession de jardins.

La deuxième partie de l'ouvrage (203–379) constitue le fondement de l'étude de Frass. Ce catalogue répertorie, par leur gentilité, les propriétaires de jardins selon les règles d'usage en épigraphie, en mentionnant, entre autres, l'origine, la position sociale et la situation financière des propriétaires. Cette partie de l'ouvrage constitue un outil de travail pratique assorti d'un chapitre de traitement des résultats («Prosopographische Auswertung», 371–379) qui tente d'analyser les relations familiales, amicales ou politiques existant entre les propriétaires et les aspirants-propriétaires de jardins, la propriété féminine de jardins, ou encore les modes d'enrichissement les plus fréquents parmi les propriétaires de jardins.

La troisième partie de l'ouvrage (381–477) est composée d'une série de tableaux analytiques ayant pour thème: les propriétaires de jardins romains (par ordre alphabétique [382–402], puis par ordre chronologique [403–423]), les *horti romani* (425–457) – pour la problématique de l'usage de cette expression, voir l'avertissement donné par Nicholas Purcell: *Dialectical gardening*. JRA 14,2 (2001), 546–556 – et les formes de changement de propriété (459–477). Chacun offre un accès facile aux données concernant les propriétaires de jardin, les différents noms désignant le lieu, la localisation, la taille et la nature du jardin (*horti utiles* ou *voluptarii*) et ses fonctions (privées, publiques ou culturelles).

Cet ouvrage balaye un champ d'étude très vaste, traitant des différents types de *horti* (*horti*, *hortuli*, *silvae*...) et des différentes utilisations qui en ont été faites, à l'aide de sources littéraires variées et de sources juridiques. Il associe la synthèse d'ouvrages spécialisés récents à une recherche novatrice en ce qui concerne l'étendue de la prosopographie des propriétaires romains. Ainsi, Monika Frass fournit un excellent outil de travail qui est et sera sans doute à l'origine de nombreuses discussions sur les jardins de Rome.

Ilse Hilbold

Marc Bradley: *Colour and Meaning in Ancient Rome* (Cambridge Classical Studies). Cambridge University Press, Cambridge/New York 2009. xiv, 267 p.

Dans le champ des études récentes, souvent interdisciplinaires, sur la couleur dans le monde ancien, l'ouvrage de M. Bradley (B.) se distingue par son approche épistémologique théorique centrée sur les textes littéraires et philosophiques du Haut-Empire, et non sur les pratiques (l'ouvrage ne comprend donc pas d'illustrations). L'auteur analyse comment les Romains de l'élite recouraient à la catégorie de *color* pour décrire, classer et évaluer leur environnement naturel, social, philosophique, politique et moral. L'ouvrage propose ainsi une histoire culturelle de la couleur, émaillée de brèves escapades anthropologiques permettant d'appréhender les différences et similitudes entre conceptions ancienne et moderne.

L'introduction aborde d'emblée la difficulté de traduction des termes *flavus*, *viridis* et *caeruleus*. L'ouvrage est ensuite organisé en sept brefs chapitres thématiques, prenant systématiquement en compte la tradition grecque et hellénistique ainsi que le contexte: 1. L'arc-en-ciel; 2. L'arrière-plan philosophique et l'épistémologie de la vision (Lucrèce); 3. Les livres 35–36–37 de l'*Histoire Naturelle* de Pline sur les marbres, pigments et gemmes dans la Rome néronienne; 4. La couleur dans la rhétorique; 5. La couleur du corps naturel (littérature médicale et physiognomonique); 6. Le corps artificiel (cosmétique, coiffure, vêtements); 7. La pourpre (dans une dimension plus historique). La conclusion, presque un chapitre en soi, souligne les liens entre couleur et triomphe, hier et aujourd'hui (à l'exemple du couronnement de la reine Elisabeth II). En guise d'envoi, B. reprend la discussion d'Aulu-Gelle (Gell. 2,26) illustrant la tension entre perception des couleurs et capacité du langage à en rendre compte.

Ces chapitres, qui traitent chacun d'un aspect spécifique, semblent à première vue une série d'études documentaires, relativement indépendantes. Un enchaînement logique les relie toutefois, ainsi qu'un objectif récurrent: cerner la relation entre perception et connaissance. Échappant à la généralisation, l'auteur aborde de fait des registres discursifs et des genres littéraires variés, dans une approche «polychromique» fouillée. Au final, le concept de *color* apparaît comme une catégorie de pensée subjective, interactive, conditionnée culturellement, fonctionnant selon un code de discrimination le plus souvent binaire (vrai – faux, extérieur – intérieur) dominé par l'idée d'un danger moral.

Une copieuse bibliographie et deux index (des passages et thématique) complètent cet ouvrage qui intéressera prioritairement les philologues, les philosophes et les historiens, leur fournissant des dossiers compacts et bien documentés.

Laure Chappuis Sandoz

Henning Wirth: *Die linke Hand. Wahrnehmung und Bewertung in der griechischen und römischen*

Antike (HABES 47). Franz Steiner, Stuttgart 2010. 271 S., 19 Abb. in Schwarzweiss auf 12 Taf. H. Wirth (W.) nimmt sich in seiner Dissertation *Die linke Hand* eines fraglos spannenden Themas an. Zwar ist dazu bereits 2006 eine Monographie von Edith Humer erschienen, doch weist W. zu Recht darauf hin, dass dort primär Quellen und Forschung aufgearbeitet, aber kaum eigene Analysen angestellt wurden. Dass W. diese Lücke schliessen möchte, ist zu begrüßen – das Ergebnis freilich überzeugt nicht. Zwar beginnt die Monographie halbwegs systematisch mit einer Auswertung des Sprachgebrauchs, doch W.s anschliessende Untersuchung der antiken «Gedankenwelt» krankt an schwammigen Definitionen und fehlenden Konzepten: Das Kapitel gliedert sich in die Abschnitte «Biologie», «Religion und Aberglaube», «Divination» und «Heerwesen» – der analytische Wert dieser Kategorien, die weder begründet noch hergeleitet werden, erschliesst sich ebensowenig wie die Frage, was taktische Bewegungen rechter und linker Heeresflügel mit einer «Gedankenwelt» zu tun haben. Das nachfolgende Kapitel zur «Bedeutung der linken und rechten Hand» bietet ein ähnlich unstrukturiertes Potpourri, das von Götterhänden über die Rolle der Hand in der Kleidung bis hin zur Hand beim Gastmahl reicht. Abschliessend betrachtet W. den Umgang mit Linkshändern in der Antike. Auch wenn das Buch interessante Ansätze hat, vermag es doch weder im Detail noch als Ganzes zu überzeugen. Das liegt zum einen an W.s Tendenz zu Kurzschlüssen und Überinterpretationen, v.a. aber an der fehlenden Fragestellung: Zu konstatieren, dass es schon in der Antike mehr Rechts- als Linkshänder gab und die rechte Seite entsprechend positiv konnotiert war, ist eine Banalität. Ein

historisch-anthropologischer Zugriff, der die Variationen innerhalb der Konstanten und die Wechselwirkung von Natur und Kultur untersucht, wäre hier zwingend gewesen. Doch solche Fragen tauchen nur in Ansätzen auf, und grundlegende Beiträge wie der klassische Aufsatz von Roland Hertz fehlen in der Bibliographie. Hinzu kommen handwerkliche Fehler wie falsch geschriebene Autorennamen, fehlende Seitenangaben in der Bibliographie und zahlreiche (wohl formatierungsbedingte) Griechischfehler. W.s Arbeit mag die Monographie von Edith Humer um einige Aspekte ergänzen, eine systematische Analyse freilich bleibt weiterhin ein Desiderat.

Jan B. Meister

Marco Formisano/Hartmut Böhme (Hg.): **War in Words. Transformations of War from Antiquity to**

Clausewitz (Transformationen der Antike, Bd. 19). De Gruyter, Berlin/New York 2011. ix, 431 S. Das vorliegende Buch ist vorwiegend – die Beiträge von Therese Fuhrer und Werner Röcke wurden nachträglich aufgenommen – aus den Vorträgen einer Tagung zum Thema «Krieg in Worten / War in Words. Die Transformationen des Krieges von der Antike bis zur Frühen Neuzeit» entstanden, die im Rahmen eines ebendiesem Thema gewidmeten Teilprojektes (A5,2) des SFB 644 «Transformations of Antiquity» im April 2008 in Berlin veranstaltet worden war. Diese Genese bedingt zum Teil die Stärken, zu einem Gutteil aber auch die Schwächen des Buches und verweist damit auf die – wenn überhaupt, dann nur mit enormem Aufwand an Tagungsvorbereitung und insbesondere Tagungsnachbereitung – zu überwindenden grundsätzlichen Erfolgsgrenzen interdisziplinärer geistes- und kulturwissenschaftlicher Grossprojekte.

Beginnen wir mit den Schwächen, die nicht in der durchgehend sehr ansprechenden Qualität der Einzelbeiträge liegen, sondern in der grundsätzlichen, diesen konkreten Sammelband überschreitenden Strukturnotwendigkeit, eine recht heterogene Vielfalt von Themen, Diskursen, methodischen Ansätzen und von daraus resultierenden ebenso heterogenen Erkenntnissen und Ergebnissen unter Sammelbegriffen wie «Wandel von Kriegsdiskursen» zusammenspannen zu sollen. Denn natürlich kann das Versprechen des pompösen Titels – «Transformations of War from Antiquity to Clausewitz» –, dessen «Grössenwahn» gewiss der in Forschungsverbünden unverzichtbaren Forderung nach «Anschlussfähigkeit» geschuldet ist, von einem einzigen Buch, und wäre es fünf- oder zehnmal so umfangreich, nicht eingelöst werden. Stattdessen werden pointilistisch Einzeluntersuchungen gereiht, von denen jede für sich mit Erkenntnisgewinn zu bereichern vermag, die im Verbund jedoch weit davon entfernt (und damit gerade nicht pointilistisch) sind, zu grundlegenden und strukturellen Transformationsprozessen antiker Kriegskulturen und zu deren diskursiven Bearbeitung, Gestaltung und Vermittlung bis in die Zeit der Aufklärung belastbare Überblicksergebnisse zu präsentieren.

Den Herausgebern ist dieser Mangel kaum anzulasten, sie tun viel, um Strukturzusammenhalt zu simulieren. Marco Formisano arbeitet in seiner mit einem gelungenen narratologischen Einstieg verbrämten Einleitung, «Stuck in Panduria: Books and War» (1–9) den verbindenden Fokus des Buches heraus, der einerseits in der Untersuchung der Verbindungen zwischen Krieg, Kriegskunst, Kriegstechnik und Kriegsdiskurs und anderen Formen und Arealen von Wissen und Wissenschaft liegt und dabei andererseits die – ihrerseits «Antike» konstruierenden – Transformationsprozesse in den Blick nimmt, denen die literarischen Kriegsdiskurse der Antike bis in die Frühmoderne der napoleonischen Kriege unterzogen wurden. Hartmut Böhme spannt mit seinem aus dem Eröffnungsreferat entwickelten – kulturhistorisch weitgespannten, äusserst anregenden und scharfsinnigen – Beitrag zu «Krieg und Zufall» bei Clausewitz nicht nur eine thematische Klammer, indem er den grundlegenden und informativen Beitrag von Gian Enrico Rusconi, «Wiederbegegnung mit Clausewitz» (61–87) über das Clausewitz'sche Wissen und Schreiben vom Krieg ergänzt und in Hinblick auf die brisante Rolle des Zufalls in Praxis wie Theorie des Krieges ponderiert. Böhme legitimiert auch den für die Untersuchungen gewählten Zeitraum, indem er deutlich macht, dass Carl von Clausewitzens «Kriegskunst» nicht nur einen «paradigmatischen Wechsel in der Gattungsgeschichte der Kriegsbücher» (410) darstellt, sondern auch kulturhistorisch eine echte Epochenäsur markiert und die Moderne – auch und gerade die Moderne des Krieges – einläutet.

Auch der durchaus elegante Gruppenbildungsversuch durch Kategorisierung in «Judging War», «Seeing War», «Writing War» und «War: Techne and Tyche» bleibt nicht unbelohnt. Tatsächlich lassen sich so Sektionen formieren, die sich den politischen Reflexionen über Krieg und Frieden,

der Visibilität und Visualisierung von Kriegsgeschehen in Architektur, Kunst und Literatur oder den Spezifika martialischer Narrativik widmen, doch bleibt es beim losen Clusterverbund, der weit davon entfernt ist, nach divergenten Antworten auf gemeinsame Fragen oder nach gemeinsamen Antworten auf divergente Fragen zu suchen. Folglich fehlt auch jede resümierende, die Ergebnisse bündelnde und klassifizierende Zusammenfassung am Ende der Sektionen oder des gesamten Buches.

Somit ist auch der Rezensent weitestgehend auf die summierende Besprechung der Einzelbeiträge verwiesen und dabei auch – endlich – bei den Vorzügen des Tagungsbandes angelangt.

Die Beiträge von Glenn W. Most, «War and Justice in Hesiod» (13–21) und Therese Fuhrer, «Krieg und (Un-)Gerechtigkeit. Augustinus zu Ursache und Sinn von Kriegen» (23–36) spüren, gleichsam von Anfang und Ende der Antike ausgehend, der Frage von Krieg, Frieden und Gerechtigkeit nach. Most findet in einer höchst anregenden Lektüre von Hesiods Lehrgedicht *Theogonie* das Fundament von Frieden und Gerechtigkeit in der göttlichen Fortpflanzungsverweigerung und der kompensatorischen Erschaffung des Menschen, für die Frieden und Gerechtigkeit eben keine naturgegebenen Güter, sondern immer wieder neu zu erkämpfende Errungenschaften zivilisatorischer Prozesse von Religion, Moral und nicht zuletzt Arbeit sind. Fuhrer legt die unsystematischen und zutiefst ambivalenten, weil anlassbezogenen und in lebensweltliche Widersprüche verstrickten Grundlagen von Augustinus' Haltung zum *bellum iustum* offen, die doch zur erstaunlich stabilen und stabilisierenden Grundlage von Thomas von Aquins Theorie des gerechten Krieges transformiert wurde. Peter Schröder, «*Sine fide nulla pax* – Überlegungen zu Vertrauen und Krieg in den politischen Theorien von Machiavelli, Gentili und Grotius» (36–60), beleuchtet die Spezifika der Aneignungs- und Transformationsprozesse von Theoriebeständen der antiken Philosophie und der römischen Rechtstradition bei den Geburtswehen des Völkerrechts in der frühen Neuzeit, während Gian Enrico Rusconi in seiner «Wiederbegegnung mit Clausewitz» (61–87) die so nachhaltig wirksamen Thesen «*Vom Krieg*» des preussischen Generals vor dem Hintergrund seines historischen Milieus neu zu deuten und in ihrer Relevanz bis heute zu hinterfragen versucht. Harriert T. Zurndorfer, «What is the Meaning of <War> in an Age of Cultural Efflorescence? Another Look at the Role of War in Song Dynasty China (960–1279)» (89–110), setzt als Abschluss der ersten Sektion zur (politischen) Bewertung von Kriegshandeln dem eurozentrischen Blick auf Krieg und Frieden ihre Thesen zum tatsächlich periodischen und nachhaltig mythisierten Fehlen einer chinesischen Kriegskultur und der Entwicklung (finanzbasierter) Alternativstrategien der imperialen Selbstbehauptung entgegen.

Die zweite Sektion, die mit «Krieg sehen» überschrieben ist, eröffnet Luigi Spina, «Beschreibung einer Belagerung: Wenn Worte den Krieg <sehen lassen>» (113–125), mit der Frage, «ob das Beschreiben, das Erzählen eines Krieges das Gleiche ist wie das Geben von Instruktionen zu einem Krieg» (113), und untersucht am Beispiel der *persis*, der Belagerung, Eroberung und Vernichtung einer Stadt in antiken Texten die Spezifika des Singens, Redens, Erzählens und Beschreibens und auch Lehrens von Krieg (es wäre schön gewesen, wenn die Korrekturlektüren auf S. 120 den *Bellum Gallicum* zu das *Bellum Gallicum* berichtigt hätten) und macht – mit aktualisierendem Blick auf die Gegenwart – die enge Wechselwirkung zwischen Erzähltechnik und Kriegstechnik deutlich. Christof Baier/Ulrich Reinisch, «Das römische Militärlager und die ideale Stadt der Neuzeit. Polybios, Machiavelli, Dürer, Serlio, Stevin und die Suche nach der idealen städtischen Raumordnung» (127–156), beschäftigen sich aus kunsthistorischer Perspektive mit den tatsächlich sichtbaren, weil architektonisch realisierten, zivilen Folgen antiker Kriegslagerbaupraktiken und ihrer Disziplinierungs- und Ordnungsangebote in der neuzeitlichen Stadtplanung und interpretieren diese in Korrespondenz mit einer zeitgleichen, scheinbar gegenläufigen Militärisierung der europäischen Zivilgesellschaften. Auch Horst Bredekamp und Julia Ann Schmidt, «Der Architekt als Krieger: Bernardo Puccini und Galileo Galilei» (157–185), setzen sich mit den gesellschaftspolitischen Aspekten von Militärarchitektur auseinander, die sich in einer komplexen Engführung von bellizistischem Herrscher und planerischem Architekten in der Literatur und Kunst der Renaissance artikuliert.

Am Beginn der Sektion «Krieg schreiben» dekonstruiert Katharina Volk, «Penthesileas Kuss: Liebe und Krieg in der Literatur der Antike» (189–208), die Diametralität von Liebe und Krieg in Epos, sapphischer Lyrik, römischer Liebeslegie und Lehrdichtung, bis die «Schlacht der Entjungferung» und der Tod auf dem Schlachtfeld als Deflorationsakt ununterscheidbar werden

und im Kampfes-Liebes-Tod von Kleists *Penthesilea* kulminieren. Die komplexe Verbindung von Liebe und Krieg in der Literatur wird von Lina Bolzoni, «An Epic Poem of Peace: The Paradox of the Representation of War in the Italian Chivalric Poetry of the Renaissance» (271–290), erneut, nun vor dem Hintergrund des Untergangs der mittelalterlichen Ritterkultur durch die Entwicklung und den Einsatz von Feuerwaffen und die Transformation der chevalesken Praktiken in poetische Motive amouröser Liebesepik, thematisiert. Dagegen widmet sich Giusto Traina, «Imperial Views on the Battle of Carrhae» (209–217), im Gegenzug der (politisch motivierten) narrativen (Re-)Konstruktion von Kriegsgeschehen in der kollektiven *memoria* bzw. *damnatio memoriae*. Werner Röcke, «Erzähltes Wissen. Narrativierung und komische Destruktion antiker Kriegslehren in der Literatur des Spätmittelalters (Heinrich Wittenweiler: Der Ring)» (219–236), analysiert die schöpferische Zerstörung traditioneller Wissensordnungen, zu denen auch antike Kriegslehren gehören, durch diskursive Strategien der übersteigerten Komik, Fantastik und Verwilderung in deutschen spätmittelalterlichen Texten. Stefan Schlelein, «Das Schreiben über den Krieg: Berichte über vergangenes und gegenwärtiges Kriegsgeschehen in der humanistischen Historiographie» (237–269), beobachtet dagegen die (sich wandelnde) diskursive Umsetzung von (sich wandelndem) Kriegsgeschehen in eine strukturierte, *memoria* erzeugende Erzählung und analysiert dabei Transformation der Geschichtsschreibung mittels der Antike, aber auch die Transformation der Antike mittels der Geschichtsschreibung, die zum wiederholbaren Typus wird. Werden einerseits die Spezifika historiographischer Montagetechniken antiker Zitate beleuchtet, so kann zeitgleich auch das Fehlen antiker Bezüge als bemerkenswerter Befund konstatiert werden. Die Analyse transformativer Rückgriffe auf antike Quellentexte, die wiederum die Perspektivierung der eigenen Zeit beeinflussen, steht auch bei Andrew Hiscock, «Whether the Macedonian, or the Roman, were the best Warriors: Sir Walter Raleigh and the Conflicts of Antiquity» (291–306), wenn er Raleighs *History of the World* (und weitere Schriften zur Zeit der Tudors und frühen Stuarts) vor dem Hintergrund politischer Spannungsfelder im England dieser Epoche untersucht.

Die letzte, dem Spannungsfeld von *technè* und *tyche* im Krieg gewidmete Sektion eröffnet Serafina Cuomo, «Skills and Virtues in Vitruvius' Book 10» (309–332), mit der Frage nach der Bedeutung von Kriegsgerät – *arma* im Sinn von Waffen, Werkzeugen, Kampfes- und Belagerungsmaschinen, Verteidigungs- und Lagerbauten – für das Kriegsgeschehen und von Expertenwissen für die Qualität und Legitimität von Feldherren (und Herrschern), der sie anhand der Texte von (polemologischen) Fachschriftstellern (Athenaeus Mechanicus), (fachschriftstellernden) Ingenieuren (Vitruv) und schreibenden Feldherren (Julius Caesar) nachgeht und dabei die jeweils spezifischen Ausponderierungen von *ars* und *virtus* herausarbeitet. Auch Rainer Leng, «Selektion und Missverständnisse. Rezeption antiker Kriegstechnik im späten Mittelalter» (333–374), richtet seinen Blick auf die technischen Anforderungen im Kriegsgeschehen bzw. auf deren revolutionäre Veränderungen im Spätmittelalter und vermag in einer detaillierten und subtilen Analyse aufzuzeigen, dass im Grunde obsolet gewordenen antikes Wissen um Kriegstechnik auf selektiven Umwegen und über eklatante Missverständnisse und Fehlrezeptionen Eingang in die polemologischen Diskurse der Neuzeit und sogar – völlig neu kontextualisiert – in die durch Feuerwaffen radikal veränderte kriegstechnische Praxis fand. Matteo Valleriani, «The War in Ariosto's *Orlando furioso*: A Snapshot of the Passage from Medieval to Early Modern Technology» (375–390), untersucht schliesslich mit Hilfe von statistischen Auswertungen polemologischer Begriffe die diskursiven Bearbeitungs- und auch Bewältigungsversuche dieser radikalen kriegstechnischen Veränderungen und der durch sie bewirkten sozialen, politischen und kulturellen Umbrüche zu Beginn des 16. Jh. in der epischen Narrativik der Zeit. Den kontradiktischen Schlusspunkt setzt der aus dem Eröffnungsreferat der Tagung entwickelte Beitrag von Hartmut Böhme, «Krieg und Zufall. Die Transformation der Kriegskunst bei Carl von Clausewitz» (391–413), indem er der vorangegangenen Fokussierung von (planvoller) Kriegstechnik die Frage nach der Bedeutung des Zufalls im Krieg entgegenstellt, der schon seit der Antike als (letztlich untüchtiger) Bestandteil des Krieges wahrgenommen, jedoch in den polemologischen Diskursen in und nach der Antike immer wieder verdrängt, gelegnet, wegargumentiert, bezwungen oder wegrationalisiert worden war. Erst Carl von Clausewitz beziehe – in radikalem Bruch mit der Geschichte der Lehrgattung der Kriegsbücher – aktiv und bewusst die

Kontingenz in den polemologischen Diskurs mit ein, «weil er nicht mehr von der Beherrschbarkeit des Krieges durch Verstand und Kalkül ausgeht, sondern den Krieg unhintergebar bestimmt sein lässt von einer Fülle kontingenter Störungen und Zufälle» (396), und avanciere so zum Denker der Moderne im Feld des Krieges.

Unter gewissen Bedingungen übersteigt der Gesamtertrag des vorliegenden Buches aber doch die Additionssumme seiner Einzelbeträge. Sein Wert liegt auch – in paradox anmutendem Gegensatz zur eingangs geäußerten Kritik – in der enormen Breite des inhaltlichen, disziplinären, räumlichen wie zeitlichen Rahmens der behandelten Themen; dieser wird freilich nur dem Rezipienten offenbar, der das ganze Buch liest und eben nicht nur die für sein Fachgebiet relevanten Beiträge. Wann hat ein klassischer Philologe schon mal Gelegenheit, Erhellendes über Galileis Vorlesungen zur Militärarchitektur zu erfahren, wann ein Historiker der frühen Neuzeit, Einblicke in die Militärgeschichte Chinas zur Zeit der Song-Dynastie zu nehmen, wann ein Politikwissenschaftler, martialisch-erotische Lektüren römischer Liebeselegie einzuüben? Wenn sich ein Leser tatsächlich mit uneingeschränkter *curiositas* auf die so divergenten und fremden Themenfelder einlässt, formieren sich auch und gerade jenseits der Buchsektionen multiperspektivische, aus der individuellen Interessenlage gesteuerte Erkenntniszusammenhänge, die – obwohl sie fragmentarisch bleiben – zu bereichern vermögen: Marginalisierte Texte des antiken Quellenbestands stehen im Zentrum des Interesses und eröffnen neue Blickweisen auf Altbekanntes, Bild und Text verweisen im Kontrast auf Analoges, die architektonische und handwerkliche Gestaltung sowie die künstlerische und literarische Bearbeitung des radikalen Umbruchs der Kriegstechnik im Spätmittelalter bespiegeln sich gegenseitig, konträre Blicke auf denselben Text, dasselbe Artefakt machen Unbekanntes sichtbar, Prozesse der Fiktionalisierung des Faktischen wie der Realitätswirksamkeit von Fiktionen werden transparent und erlauben tiefreichende Einblicke in das Funktionieren kultureller Transformationsvorgänge, aber auch in die Spezifika von Krieg als kultureller Kategorie.

Wenn der Leser bereit zu dieser Eigenleistung ist, vermag er kulturwissenschaftliche und kulturhistorische Horizonterweiterung auf hohem Niveau und in erstaunlicher Breite als grundsätzlichen Lektüregewinn zu verbuchen. Innovative Wahrnehmung der Vielfalt, Subtilität und unglaublichen Komplexität der oft arcanen, von Missverständnissen und Irrtümern beförderten Transformationsprozesse antiker (Kriegs-)Diskurse ist hingegen das Surplus des Buchtextes, das traditionelle Methodologie und Semantiken von «Antikerezeption» und «Wirkungsgeschichte» weit hinter sich lässt und somit letztlich doch die Grossunternehmung «Transformations of Antiquity» als kulturwissenschaftliches Projekt zu legitimieren vermag.

Barbara Feichtinger

Le Code Théodosien, V. Texte latin d'après l'édition de Mommsen (1904). Introduction par Pierre Jaillette. Traduction par Sylvie Crogiez-Pétrequin, Pierre Jaillette et Jean-Michel Poinssotte. Avec l'aide de Jean-Pierre Callu, Aude Laquerrière-Lacroix et Patrick Laurence. Brepols, Turnhout 2009. 523 p.

Premier-né d'une série qui couvrira les seize livres du Code Théodosien, le volume s'ouvre par une introduction détaillée et passionnante, qui, en quelque 250 pages, développe les aspects essentiels de la problématique. Le lecteur découvre les aléas de la transmission de l'œuvre, altérée par la disparition d'un palimpseste de Turin, témoin important du texte, dans l'incendie de la bibliothèque en 1904, les tensions souterraines entre les éditeurs Mommsen et Krueger, les types d'erreurs qui affectent les suscriptions et les souscriptions des constitutions, les propriétés du style, exaltant les vertus de l'empereur qui émet la loi et celles du haut fonctionnaire qui la reçoit, multipliant les métaphores, recourant à la redondance, à l'allusion et à l'hyperbole. Le livre 5 présente une structure pluripartite et embrasse quatre thèmes: (1) les successions ab intestat: la dévolution successorale marque un progrès de la cognation (parenté par le sang) devant l'agnation (parenté du côté paternel), sans entamer véritablement la toute-puissance du père de famille; (2) le statut des personnes, soumis à des modifications: les dispositions concernent les victimes de raids barbares ou de la tyrannie de Maxence, les enfants exposés, les colons, les inquilins et les esclaves en fuite; (3) l'exploitation de la terre: la loi met en valeur la terre, notamment la propriété impériale; l'emphytéose équivaut à un contrat de location de très longue durée, voire perpétuelle, et apporte d'utiles redevances au trésor impérial;

(4) le rôle de la coutume: la coutume a force de loi, dans la mesure où elle repose sur l'ancienneté, ne se heurte ni à la raison ni à la loi et jouit du consentement unanime. Les interprétations qui suivent les constitutions tantôt paraphrasent la loi tantôt la résument tantôt encore la précisent ou la complètent.

On relèvera qu'en 5,3,1, l'emploi de *sacrosanctus* avec *ecclesia* est conforme à l'usage du latin tardif, qui n'utilise cet adjectif avec *ecclesia* que pour désigner l'église en tant qu'institution; je renvoie sur ce point à mon étude «Sacro-saintes statues. Prétextat et la restauration du portique des *Dei consentes* à Rome» dans: Ch. Witschel/R. Behrwald (éd.): *Historische Erinnerung im städtischen Raum – Rom in der Spätantike*, à paraître. Je signale qu'en 5,8,1, la tournure *periculo subiugari*, objet d'une discussion (p. 331, n. 4), présente un parallèle, à l'intérieur du Code Théodosien, avec 16,8,6 *capitali periculo subiugentur*, mais aussi, à l'extérieur du corpus, avec l'édit du maximum de Dioclétien (éd. M. Giaccherio, p. 136, l. 136 *capitali periculo subiugetur*) et avec l'édit de tolérance de Galère rapporté par Lactance (*mort. pers.* 34,3 *multi periculo subiugati*), preuves que l'expression appartient au langage juridique. La présence d'un glossaire est des plus judicieuses: pourquoi ne pas y inclure *cretio*, qui, en dépit de son absence dans le texte même des lois du livre 5, figure dans les explications (p. ex. p. 106; p. 259, n. 9)? Il me paraîtrait opportun de citer, au titre de ressource électronique, le CD-ROM ACTI (= I. Fargnoli [éd.]: *Auxilium in Codices Theodosianum Iustinianumque investigandos*. Milan 2009).

Aucun éloge ne saurait rendre à la qualité et à l'utilité de ce travail l'hommage qu'elles méritent. Le public attend avec impatience la suite de cette magnifique entreprise. *Philippe Bruggisser*

Fritz Graf: Apollo. Gods and Heroes of the Ancient World. Routledge, London/New York 2009. xviii, 190 S., 11 Abb.

Die seit 2005 bei Routledge erscheinende Reihe *Gods and Heroes of the Ancient World* will Studierenden der Altertumswissenschaften und verwandter Fächer eine Einführung zu den facettenreichen Göttern und Helden der Antike geben und den Weg zum Verständnis des griechischen und römischen Polytheismus ebnen. Wie die Herausgeberin Susan Deacy im Vorwort (XIII) zur Reihe betont, sollen die Götter und Helden dabei sowohl als Individuen betrachtet als auch im Hinblick auf ihre spezifische Rolle innerhalb der Göttergemeinschaft untersucht werden. Fritz Graf (G.), der Autor des hier anzuzeigenden Bandes *Apollo*, verweist in seiner Einleitung (4f.) darauf, dass sich eine derartige Darstellung im Spannungsfeld zwischen panhellenischen Erzählungen und einer allgemein verständlichen Ikonographie einerseits und den lokalen Mythen und Ritualen andererseits bewegen muss, in welchen das Wesen Apollons für uns greifbar wird. Zudem gilt es, der Vielzahl der Rollen und Funktionen des Gottes Rechnung zu tragen, die in seinen verschiedenen Epitheta zum Ausdruck kommen. Unter Berücksichtigung der genannten Aspekte gelingt es G., die Bedeutung Apollons in der Antike in sieben Kapiteln aufzuzeigen. Er beginnt mit den Epen Homers und den homerischen Hymnen, die als die einflussreichsten literarischen Darstellungen des Gottes gelten dürfen, und widmet sich dann Apollon als dem Leierspieler und Gott der Musik, für den Pindars *Epinikien* einen wichtigen Referenztext darstellen und der sich im Laufe des Hellenismus zum Gott der Dichtung entwickelt. Die drei folgenden Kapitel befassen sich mit den kultischen Ehren, die Apollon als Orakelgott, als Gott der Heilkunst und als Gott der Epheben erhält. Es schliessen sich ein Kapitel zu den Ursprüngen sowie eines zum Nachleben des Gottes an. Ein Nachwort, knappe Hinweise zur weiteren Lektüre sowie ein Index beschliessen den Band.

Griechische Texte und Kulte stehen im Mittelpunkt dieser Studie zu Apollon, doch gibt G. am Ende eines Kapitels meist einen Ausblick auf die Entwicklung in römischer Zeit. Ein gutes Beispiel bietet das durch seinen Detailreichtum beeindruckende fünfte Kapitel «Apollo, the Young, and the City» (103–129), in welchem G. verschiedene «politische» Aspekte des Gottes untersucht und von der Verehrung Apollons unter seinen Beinamen Patroos, Delphinios, Karneios und Lykeios eine Brücke zu Apollon als einer Identifikationsfigur der hellenistischen und römischen Herrscher schlägt, wobei er besonders Octavians folgensweren Schritt betont, sich mit dem jugendlichen und kriegerischen Gott zu identifizieren. G. setzt sich dabei in allen Kapiteln mit verschiedenen Forschungspositionen auseinander. Dass die Forschungsliteratur selbst nicht angeführt werden kann, ist dem Profil der Reihe geschuldet, die auf Fussnoten verzichtet (aus dem bereits 200 Seiten umfassenden Büchlein würde sonst schnell ein 500-seitiges Buch); zur vertieften Beschäftigung mit Apollo sei deshalb der zeitgleich

erschienene Sammelband *Apolline Politics and Poetics* (Athen 2009) empfohlen, der u.a. einen lesenswerten Beitrag von G. enthält. Die Einführung zu Apollon zeichnet sich schliesslich besonders durch das Kapitel zum Nachleben aus, in welchem G. am Beispiel der Apollon-Rezeption Phasen der Antikerezeption von der Spätantike bis in das 20. Jahrhundert skizziert. Natürlich geht G. hier auf Winckelmanns Apollo von Belvedere und auf Nietzsches *Geburt der Tragödie* ein, doch beeindruckt sein Überblick gerade dadurch, dass er auch weniger bekannte Werke zur Sprache bringt, wie die mythographischen Handbücher des Mittelalters und der Renaissance, z.B. Boccaccios *Genealogia Deorum*, Contis *Mythologiae* und Cartaris *Le Imagini degli Dei Antichi*, denen im Hinblick auf die Tradierung des Wissens über die antiken Götter eine wichtige Rolle zukommt. Die kleine Anthologie zu Apollon als einem Gott der Dichtung und der Dichter beginnt mit Dante und endet mit Rilke und W.H. Auden. Wie schon in den vorausgehenden Kapiteln regt eine Fülle von Beobachtungen zur weiteren Beschäftigung mit Apollon an. G.s *Apollo* wird damit der Zielsetzung der Reihe gerecht, bleibt aber auch als Einführung – im positiven Sinne – anspruchsvoll. Leser ohne Grundkenntnisse der Antike dürften mit der Lektüre überfordert sein. Das Buch ist vor allem für fortgeschrittene Studierende und für Forschende geeignet, die sich mit einem Aspekt Apollons befassen haben und sich von den verschiedenen Seiten dieser komplexen Gottheit ein Bild machen wollen.

Petra Schierl

Wolfgang Kullmann: Naturgesetz in der Vorstellung der Antike, besonders der Stoa. Eine Begriffsuntersuchung (Philosophie der Antike 30). Franz Steiner, Stuttgart 2010. 189 S.

Gestützt auf seine umfassende Kenntnis der antiken Naturphilosophie, unternimmt es W. Kullmann (K.), die Entwicklung des Begriffs des Naturgesetzes von den Anfängen der griechischen Literatur bis in die christliche Spätantike zu analysieren. Die Einleitung (11f.) erläutert den Begriff des Naturgesetzes als soziologische Metapher: Wie in einer menschlichen Gesellschaft werden in der Natur allgemeingültige Sachverhalte durch Regeln determiniert. Die Ordnung der Natur wird dem Willensakt einer göttlichen Macht verdankt, die entweder als transzendent gedacht ist oder mit der Natur gleichgesetzt wird. Die Metapher hat ihren Ursprung in der archaischen und klassischen Zeit der griechischen Kultur (13–22), wobei insbesondere Heraklits Konzept eines Weltgesetzes, aus dem sich menschliche Gesetze ableiten (fr. 22 B 114), und Pindars missverstandene Rede vom Gesetz als πάντων βασιλεύς (fr. 169a Snell-Maehler) wirkungsmächtig werden. Bei Platon und Aristoteles (23–32) gibt es den Begriff eines intentionalen Naturgesetzes nicht; vielmehr kommt das Konzept des ἀπλῶς ἀναγκαῖον (Aristot. *de gen. et corr.* 2,11), das die Universalität einer Regel impliziert, der modernen Vorstellung von einem Naturgesetz nahe. Nach einem kurzen Blick auf die griechischen Redner und die rhetorische Theorie wird der von der Stoa in Anschluss an Heraklit entwickelte Begriff behandelt, der für die Folgezeit massgeblich wird (38–51). In ihm verbindet sich die Vorstellung eines göttlichen und vernünftigen Gesetzes, das für das menschliche Handeln Orientierung bietet, mit einer den ganzen Kosmos durchwaltenden Naturgesetzlichkeit. Der Gedanke eines intentional und präskriptiv wirkenden Logos wird mit quasireligiösem Anspruch vertreten; die Begriffe Natur, Vernunft, Gott, Kosmos werden dabei nicht systematisch klar differenziert. Dionysios von Halikarnass, Lukrez und Manilius werden *en passant* gestreift (Lukrez' Begriff der *foedera naturae* ist insofern die Ausnahme von der Regel, als er Aristoteles' «absoluter Notwendigkeit» bzw. den modernen Vorstellungen von Naturgesetzlichkeit nahe kommt), bevor mit Philon (59–69), Seneca (70–76) und Paulus (77–82) Autoren behandelt werden, die der christlichen Literatur den stoischen Begriff des Naturgesetzes vermitteln. Philon weist den Weg, indem er in seiner Interpretation des Pentateuchs natürliches und mosaisches Gesetz in eins setzt. Die griechischen Kirchenväter (93–121) übernehmen das Konzept *mutatis mutandis*, wenn etwa Origenes das stoische Naturgesetz christianisiert, indem er es zum Gesetz Gottes und damit zur Grundlage aller menschlichen Gesetze macht. Auch die christliche Literatur lateinischer Sprache rezipiert die stoische Begrifflichkeit (122–135). Der Schlussabschnitt (136–144) rekapituliert nicht nur die Ergebnisse, sondern zeigt durch einen Ausblick auf die Entwicklung nach der Antike deren Relevanz auf. Das gesamte Mittelalter hindurch bleibt die christliche Rezeption des stoischen Begriffs massgeblich; erst der moderne Begriff des Naturgesetzes knüpft wieder an Aristoteles an.

K.s begriffsgeschichtliche Untersuchung lässt die Entwicklung der Naturwissenschaft seit der Antike als Geschichte eines grossen Umwegs erscheinen, für den die Stoa und ihre Rezeption verantwortlich sind. K. bleibt immer nahe bei den Texten und präsentiert wichtige Passagen in Wortlaut und Übersetzung. Die Spannweite der herangezogenen Texte ist beeindruckend, sie reicht weit über philosophische Werke hinaus; unverkennbar ist freilich, dass die römischen Texte, obwohl für die spätantike und mittelalterliche Entwicklung massgeblich, knapper behandelt werden. Das gilt insbesondere für Cicero, für den nur wenige Seiten reserviert sind. Ein grosses Verdienst ist es freilich, dass K. die jüdische und christliche Literatur so gründlich auswertet; erst dadurch werden die grossen Entwicklungslinien, die weit über die Antike hinausreichen, kenntlich. K. macht keinen Hehl daraus, dass seine Sympathien bei Aristoteles und nicht bei der Stoa liegen (z.B. S. 44); wenn die Stoa für die mangelnde Präzision ihrer terminologischen Unterscheidungen und für ihre quasireligiösen Denkstrukturen kritisiert wird, fragt man sich, ob nicht vielleicht auch die Überlieferung für diesen Befund mitverantwortlich ist, ob nicht mit Überformungen zu rechnen ist, wenn christliche Autoren Fragmente der Alten Stoa überliefern (vgl. etwa die Belege für Zenons zentrale These eines Naturgesetzes, S. 38f.). Die Struktur der Abhandlung orientiert sich strikt an einzelnen Autoren, so dass sich oft sehr kleine Abschnitte ergeben. Auch sonst macht sich die Abkunft des Buches aus dem Zettelkasten mitunter störend bemerkbar (z.B. S. 66).

Aber das sind kleine *gravamina*, die den Wert des Geleisteten nicht mindern; man wünscht der höchst gelehrten Untersuchung, die in denkbar klarer und unprätentiöser Sprache (und in einem sorgfältig produzierten Buch) präsentiert wird, viele Leser.

Bardo Maria Gauly

Richard J.A. Talbert: Rome's World: The Peutinger Map Reconsidered. In association with Tom Elliott, assisted by Nora Harris, Gannon Hubbard, David O'Brien, and Graham Shepherd, with a contribution by Martin Steinmann. Cambridge University Press, Cambridge/New York 2010. xviii, 357 S., zahlreiche Abb. s/w.

Die *Tabula Peutingeriana*, die auf insgesamt fast 7 m Länge grosse Teile des römischen Strassennetzes von Spanien bis nach Indien abbildet, ist schon nur wegen ihrer Ausmasse das bekannteste Beispiel römischer Kartenkunst. Das zweifellos spätantike Original ist heute nur mehr in einer in der österreichischen Nationalbibliothek aufbewahrten Abschrift auf elf Pergamentblättern (der äusserste Westen fehlt) aus dem 12./13. Jh. erhalten.

Richard Talbert, der Herausgeber des Barrington-Atlas, beleuchtet in seinem aufwendig recherchierten und spannend geschriebenen Buch eingehend Geschichte und Wesen der *Tabula* und kommt dabei zu höchst aufschlussreichen Resultaten. In Kapitel 1 befasst sich der Autor mit der durch reichhaltiges Belegmaterial anschaulich illustrierten Geschichte der *Tabula*, namentlich ihrer Entdeckung, den verschiedenen Publikationen sowie der bisherigen Forschung. Das von Martin Steinmann, dem ehem. Leiter der Universitätsbibliothek Basel, mitverfasste 2., sowie das 3. und 4. Kapitel befassen sich sodann mit den objektspezifischen Eigenheiten des erhaltenen Exemplars, wobei die Vermutung der Autoren bemerkenswert ist, dass die Karte nicht, wie bisher angenommen, zwölf, sondern vierzehn Blätter enthielt. Kapitel 5 befasst sich mit dem verlorenen Original, namentlich mit der Frage nach Autor und Zeit, Kontext und Zweck. Die hier vorgebrachten Belegstellen führen den Autor zur bisher nicht vertretenen Annahme, dass die Ursprünge der *Tabula* im Umfeld von Diokletians Tetrarchie (um 300) zu suchen sind. Die «Conclusion» schliesslich geht möglichen Hinweisen auf eine Kenntnis der *Tabula* in der mittelalterlichen Kartographie nach; angeführt werden z.B. der Kosmograph von Ravenna, Beatus von Liébana, die Gough map und weitere Zeugnisse aus der Renaissance. Abgerundet wird das äusserst empfehlenswerte Buch durch verschiedene Anhänge, wobei besonders der Gesamtabdruck des *Itinerarium Antonini* sowie des *Itinerarium Burdigalense* hervorsticht.

Erwähnenswert ist schliesslich die benutzerfreundliche Online-Ressource, abrufbar unter <http://cambridge.org/us/talbert/index.html>. Über eine Datenbank sind sämtliche Einträge der *Tabula* unter verschiedenen Aspekten abrufbar; bei den einzelnen Einträgen werden der entsprechende Ausschnitt sowie die Referenzen angezeigt. Ferner gibt es verschiedene Karten: In «Map A» ist über einen «Map viewer» die gesamte *Tabula* mit Overlays angereichert: Hier lassen sich z.B. die Referenznummern

darstellen, die Fließrichtung der Gewässer anzeigen oder vermutlich fehlende Strassenverbindungen einblenden. «Map B» enthält s/w- bzw. Farb-Aufnahmen der einzelnen Segmente; die «Maps C–F» enthalten u. a. Overlays der Strecken der *Tabula* und der Itinerare auf Basis des Barrington-Atlas; leider laufen einige dieser Anwendungen nur auf Windows-Rechnern. *Florian Mittenhuber*

D. Langslow/B. Maire (Hgg.): **Body, Disease and Treatment in a Changing World. Latin texts and contexts in ancient and medieval medicine.** Proceedings of the 9th International Conference «Ancient Latin Medical Texts», Hulme Hall, University of Manchester, 5th–8th September 2007. Bibliothèque d'histoire de la médecine et de la santé. Éditions BHMS, Losanna 2010. xviii, 404 pp.

Questo volume, che raccoglie gli atti di un convegno internazionale sulla medicina latina dall'Antichità al Medioevo, è suddiviso in tre sezioni e comprende, oltre a una prefazione generale di D. Langslow, 26 scritti redatti da altrettanti studiosi. La prima sezione, di carattere storico-culturale/letterario e sociolinguistico, contiene contributi inerenti alla recezione della medicina ellenica nella cultura latina (segnalo il saggio di H. von Staden su Celso e l'anatomia greca), nonché lavori sulla diffusione delle conoscenze mediche – e sull'uso del relativo lessico – nel mondo romano, con riferimento sia ai ceti medi e inferiori, sia agli scrittori non specialisti, da Plauto ad Apuleio; vengono presi in esame, inoltre, aspetti e concezioni peculiari della letteratura medica latina tardo-antica, posti in connessione con i mutamenti socio-culturali che caratterizzano la *Spätantike* (segnalo, a tale riguardo, lo studio di B. Maire sulla rappresentazione della donna nei *Gynaecia* di Mustione). La seconda sezione consta di ricerche sulla *Textgeschichte* di opere quali la traduzione latina tardo-antica degli *Aforismi* ippocratici; le *Compositiones* di Scribonio Largo; le *Passiones celeres e tardae* e i *Gynaecia* di Celio Aureliano; le versioni latine del *De materia medica* di Dioscoride e del *De plantis* attribuito a Tessalo di Tralle; il *De virtute centaureae* pseudo-galenico (trattatello greco – forse un prodotto della Scuola metodica – noto esclusivamente grazie alla resa latina di Niccolò da Reggio). Viene anche presentato (da A. García Gonzáles) un glossario medievale medico-botanico ancora inedito, l'*Agriocanna*, che viene ad aggiungersi alla serie degli *Hermeneumata medicobotanica vetustiora* pubblicati da Goetz (CGL III). Alla terza sezione appartengono contributi di carattere principalmente linguistico/lessicologico, tra cui un interessante saggio di V. Gitton-Ripoll sulla semantica di verbi come *terere*, *tundere*, *molere* ecc. (termini tecnici della farmacia) in Pelagonio, nella *Mulomedicina Chironis* e nella *Mulomedicina vegeziana*. Chiude il volume uno studio di Ph. Mudry su *ratio e coniectura* nei testi medici latini, focalizzato in particolare sulla concezione celsiana della medicina come arte stocastica.

Gli scritti che compongono questo libro sono complessivamente di alto livello, e molti di essi meriterebbero di essere discussi in dettaglio, il che non è possibile in questa sede. Mi limiterò a poche osservazioni sul frammento *De virtute vini* (formato da *excerpta* tratti da una versione latina di Dioscoride, *de mat. med.* 5,6,1 ss.) che A. Ferraces Rodríguez (F.) ha pubblicato – e si tratta della prima edizione critica mai realizzata – alle pp. 202ss. Poiché il fr. è trådito da un singolo ms. (Sankt Gallen, Stiftsbibl. 44, s. X), F., che pure cerca di ricostruire, per quanto possibile, il testo elaborato dal traduttore, dichiara di aver optato per un approccio conservatore nei confronti della *paradosis*, limitandosi a correggere solo i sicuri errori di trasmissione. Anch'io credo che in casi simili la cautela sia necessaria, e tuttavia mi pare che F. sia stato fin troppo prudente: *cibus* (§ 7), *gyprus* (§ 10), *sanguini* (§ 11) possono ben essere, infatti, errori di trasmissione, imputabili a un copista semi-colto. Leggerei, dunque, *cibos*, *gypsum*, *sanguini:s* (o *sanguine*). Al § 8 suggerirei, inoltre, *stomachi:s*: cfr. – per l'espressione – il § 12.

Dal punto di vista materiale il volume è elegante e piacevole al tatto; ricchi indici e una bibliografia generale strutturata in quattro sezioni (mss.; edizioni; dizionari, grammatiche e concordanze; studi) ne rendono agevole la consultazione. Non mancano – come inevitabile – i refusi: spiacevole, ad es., quello nel titolo del contributo di I. Mazzini (p. 61: «vocabulário»).

Giovanni Zago

Philippe Mudry: *Medicina, soror philosophiae. Regards sur la littérature et les textes médicaux antiques (1975–2005)*. Textes réunis et édités par *Brigitte Maire*, avec une préface de *Jackie Pigeaud*. BHMS, Lausanne 2006. xxiv, 545 p.

Diplômé de l'Université de Lausanne, où il a obtenu sa licence ès lettres, en 1964, et son doctorat, en 1982, avant d'y enseigner la langue et la littérature latines, de 1983 à 2004, année de son accession à l'honorariat, Ph. Mudry (M.) est un spécialiste de la philologie latine et de l'histoire de la médecine antique, comme en témoignent ses cinquante contributions, réunies et éditées dans le présent volume par Br. Maire, l'une de ses disciples, comme une reconnaissance envers un ami qui fut aussi son maître.

Après une courte présentation du volume et de son auteur par Br. Maire suivie d'une préface par J. Pigeaud, qui y évoque quelques traits de la personnalité du jubilaire, ainsi que ses différents axes de recherche, se succèdent quarante-neuf communications – toutes en français, à l'exception de deux en italien, et d'une en roumain –, classées selon un ordre chronologique inverse, de la plus récente (2006) à la plus ancienne (1977), auxquelles s'ajoute une cinquantième, la leçon d'honneur que M. a prononcée à l'Université de Lausanne, en décembre 2004, à l'occasion de son accession à l'honorariat. Le volume est complété par la liste des huit ouvrages dont il est l'auteur ou l'éditeur, une table des illustrations, et cinq *indices* (auteurs et passages cités, personnages de l'Antiquité et du Moyen Âge, auteurs et écrits modernes, termes latins et grecs faisant l'objet d'observations lexicologiques particulières, matières).

Parmi les nombreuses thématiques abordées par Ph. M. durant trente années de recherches, il va sans dire que, pour l'auteur de *La préface du «De medicina» de Celse. Texte, traduction et commentaire* (Berne 1982 [*Bibliotheca Helvetica Romana*, 19]), l'encyclopédiste latin du 1^{er} siècle de notre ère qu'est Celse a occupé une place centrale, et représente «le noyau dur du livre» (p. xix); c'est d'ailleurs son portrait qui a été choisi comme illustration, en première de couverture («Portrait de Celse tiré du *Traité de la médecine* procuré par Almeloeven [Padoue, 1722]»). En effet, le philologue helvétique l'a étudié tant du point de vue du fond (contributions sur son apport à la connaissance de l'histoire de la médecine antique, son orientation doctrinale, ses liens avec Hippocrate, avec les «écoles» médicales, etc.; on ajoutera désormais son récent article «*Ratio*» et «*coniectura*» dans les textes médicaux latins», dans D. Langslow/Br. Maire (éd.): *Body, Disease and Treatment in a Changing World. Latin Texts and Contexts in Ancient and Medieval Medicine. Proceedings of the IXth International Conference «Ancient Latin Medical Texts», Hulme Hall, University of Manchester, 5th–8th September 2007*. (Lausanne 2010) 337–347), que de la forme (langue, style, rhétorique). Quant à la bibliographie sur les travaux modernes relatifs à Celse, elle a fait l'objet d'un rapport (état 1993), publié en 307–316.

À côté de Celse, Caelius Aurélien a également retenu son attention (voir notamment 125–137, et *Le traité des Maladies aiguës et des Maladies chroniques de Caelius Aurelianus. Nouvelles approches*. Actes du Colloque de Lausanne, 1996. Textes réunis et édités par M., avec la collaboration d'O. Bianchi et D. Castaldo. Poitiers 1999). Ce méthodique latin du 5^e siècle, sur le style duquel ont pesé d'innombrables préjugés, surtout au 19^e et dans la première moitié du 20^e siècles, qui virent en lui un simple traducteur, méconnaissant le grec et écrivant dans un latin barbare et décadent, fut redécouvert seulement dans la seconde moitié du 20^e siècle, notamment grâce aux études de P. Schmid, dont M. fut l'élève. Citons aussi Caton l'Ancien et la *medicina brassicae*, qui, quoiqu'on en pense, fut bel et bien influencé par des doctrines grecques, Scribonius Largus et ses *Compositiones* – en particulier leur préface, un texte à valeur manifestement déontologique –, et Plinie l'Ancien, cet «artisan poète», «[...] qu'il chérit particulièrement [...], qu'il lit avec passion, pour ce qu'il est, c'est-à-dire un magnifique écrivain» (p. xxi). M. se plaît également à proposer des études sur des questions philologiques précises (par exemple, les sens et les emplois du verbe *manducare* chez les médecins latins, notamment Caelius Aurélien), ou sur des *realia*, en cosmétique («La peau dans tous ses états. Fards et peinture à Rome», 19–29) et, bien évidemment, en médecine: il examine ainsi la notion – tout à fait romaine – de *misericordia*, à savoir la sensibilité dont doit faire preuve le médecin lorsqu'il soigne son patient, et qui implique une relation directe et physique avec le cœur (*cor*); il s'interroge sur l'existence de la pédiatrie dans l'Antiquité grecque et romaine, et sur la différenciation des soins octroyés aux enfants et aux adultes dans le *De medicina* de Celse; dans le domaine de l'hygiène de vie et de la thérapeutique, il s'intéresse aux vertus et aux contre-indications du soleil et de la lumière, telles

que les ont exposées les médecins grecs et latins, en particulier Celse; il propose des réflexions sur la ville antique comme «espace pathogène» et «sur le hasard et le temps dans la pratique des médecins anciens»; il consacre une contribution à l'autobiographie d'Aelius Aristide, ce «dévot d'Asclépios», à côté de bien d'autres thèmes encore. Enfin, Ph. M. n'hésite pas à souligner l'intérêt de connaître et d'étudier la médecine antique aujourd'hui, et à proposer des réflexions générales sur la médecine et sa vulgarisation dans l'Antiquité, sur les médecins et leur formation, ou encore sur l'éthique médicale (voir, par exemple, «Le médecin dans l'antiquité grecque et romaine», 151–178).

À côté de la médecine antique, M. a également étudié la littérature latine, et sa réception (Pétrone et le récit de la «Matrone d'Éphèse»), avec une attention particulière pour la poésie. À ses contributions sur Lucain et Catulle, reproduites dans le présent volume, on ajoutera désormais «L'énigme de la 3^e satire de Juvénal», dans *Incontri triestini di cultura classica* 6 (2006/2007) 165–174, et «Fonctions de la blessure épique», dans P. Carmignani/M. Courrént/T. Éloi/J. Thomas: *Le corps dans les cultures méditerranéennes*. Actes du colloque des 30–31 mars et 1^{er} avril 2006 à l'Université de Perpignan/Via Domitia (UPVD). (Perpignan 2007) 59–66. En tant qu'ancien enseignant de latin et de grec en collège, il s'est aussi intéressé à la didactique des langues anciennes, en Suisse et à l'étranger (à ce propos, voir son émouvant article «La renaissance des études classiques en Russie. Le gymnase classique de Saint-Petersbourg» [287–293]).

Comme l'explique avec raison Br. Maire (p. xvi), la richesse des thématiques abordées par M. ne doit évidemment pas entraîner le lecteur à croire qu'elles sont «le fruit d'un esprit dispersé. Il s'agit en fait bien plutôt de la marque d'un éclectisme éclairé qui au fil du temps a étendu son champ d'investigation, a élargi son horizon et par là même le nôtre». Avec l'originalité de pensée et la rigueur scientifique, on y ajoutera la clarté et l'élégance de l'expression. Par les réflexions et les approches qu'il propose, par les problématiques qu'il pose, *Medicina, soror philosophiae*, qui réunit cinquante contributions souvent publiées dans des revues rares et/ou locales, et de ce fait difficiles d'accès, offre au lecteur, selon l'expression de son collègue et ami J. Pigeaud (p. xix), «la meilleure introduction qui existe à la médecine romaine».

Antonio Ricciardetto

Karl-Joachim Hölkeskamp/Stefan Rebenich (Hg.): **Phaëthon. Ein Mythos in Antike und Moderne.**

Eine Dresdner Tagung. Franz Steiner, Stuttgart 2009. 217 S., ill.

Die fünfzehn Aufsätze des Bandes gehen der Provenienz des Phaëthon-Mythos von Hesiod bis zur Gegenwart nicht nur in Literatur, Kunst und Musik, sondern auch in Politik und Technik nach. Während K. Hölkeskamp in seiner einleitenden Studie von allgemeinen Problemen der Verwendung und Bedeutung des Begriffs Mythos ausgehend die Wechselwirkungen von Mythos und Politik in der klassisch-griechischen Zeit fokussiert, ohne speziell auf Phaëthon zu rekurrieren, widmen sich V. Rosenberger dem *Phaëthon*-Fragment von Euripides und der rationalistischen Mythenerklärung in Platons *Timaios*, S. Rebenich der Phaëthon-Gestalt im frühen Prinzipat, insbesondere bei Ovid, und P. Habermehl Phaëthon in Kaiserzeit und Spätantike mit einem Schwerpunkt auf Nonnos. Th. Hayes Überblick über Instrumentalisierung des Mythos im lateinischen Mittelalter und in der Renaissance zeigt, dass politische Aspekte allenfalls am Rande mit Phaëthon verbunden wurden. In ihrem kenntnisreichen Beitrag zu Ovids Phaëthon in der textbegleitenden Druckschrift des 15. und 16. Jh. bringt G. Huber-Rebenich die ikonographischen Besonderheiten mit der zeitgenössischen Vermittlung mythologischer Kenntnisse an ein neues Publikum in Verbindung. In A. von Hülsen-Eschs Beitrag zu bildlichen Darstellungen vom 14. bis zum 20. Jh. werden auch Parallelen zu Phaëthon in der jüdisch-christlichen Religion sichtbar. Chr. Hansen und B. Seidensticker stellen nach ihrem Überblick über Phaëthon in der deutschen Literatur von A. von Halberstadt bis M.L. Kaschnitz die Hypothese in den Raum, dass Phaëthon seine bedeutsame Stellung in der Rezeptionsgeschichte in dem Moment verloren habe, als «die Gestalt und ihre apokalyptische Fahrt auf dem Sonnenwagen zur Bezeichnung eines Zweispanners verkümmerte» (132). Einen Überblick über Phaëthon in der Musik bietet M. Meier und dokumentiert mit seiner Analyse von C. Saint-Saëns' symphonischer Dichtung *Phaëton* einmal mehr seine Doppelkompetenz als Historiker und Musikwissenschaftler. A. Schirrmeister widmet sich der Oper *Phaëton* von J.-B. Lully (Libretto von Ph. Quinault). In W. Königs Beitrag «Überwindung von Zeit und Raum. Die Mobilisierung der Gesellschaft im 19. Jahrhundert» spielt Phaëthon zwar keine

Rolle, doch bildet dieser Aufsatz das Scharnier zu vier Studien, die sich kenntnis- und facettenreich mit dem Phaeton als Luxuskutsche des 18. Jh. (G. Thienel) sowie mit dem Einfluss dieses Gefährts auf die Entwicklung des Autos und mit der Bezeichnung «Phaeton» für Automodelle bis zum 21. Jh. (K. Möser, P. Klinkenberg und D. Schlinkert) beschäftigen. Insgesamt ein höchst anregender Band, dessen Beiträge oft Neuland betreten und gelegentlich signalisieren, dass noch nicht alles zum Thema Phaëthon gesagt ist. Andererseits hätte durch redaktionelle Straffung manche Dublette im Bereich mythographischer Informationen vermieden werden können. Unberücksichtigt blieb die Klassische Archäologie. Zur Behebung dieses Mankos hat E. Simon mittlerweile erste Schritte unternommen (vgl. *WJA* 34 [2010] 81–86).

Werner Schubert